

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La sexualite masculine

Andre Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The top half of the book cover features a stylized illustration. On the left, a dark, muscular figure is depicted in a crouching pose, holding a small object. The background is divided into three vertical panels: the left panel is orange with a dark figure, the middle panel is light beige with a large, faint shadow of the figure, and the right panel is orange with black spiral patterns. The title 'Que sais-je?' is written in a black serif font across the top of the middle panel.

*Que
sais-je?*



LA SEXUALITÉ MASCULINE

Jacques André

puf

QUE SAIS-JE ?

La sexualité masculine

JACQUES ANDRE



Introduction

« Ce serait quand même plus facile si, de temps en temps, elles disaient : Oh non ! Oh non... » Elles disaient « Non », elles disent « Oui », quand elles ne devancent pas l'appel et formulent le premier mot... Dans ces cas-là, ajoute Charles, « on se dit qu'il va falloir assurer sur l'érection ».

Charles, un jeune homme en psychanalyse, résume en quelques mots, dans un mélange d'humour et d'inquiétude, la nouvelle position sexuelle faite à l'homme par les bouleversements de l'époque. Les femmes ne sont plus ce qu'elles étaient, le temps où elles découvraient l'érection masculine lors de la nuit de noces a aujourd'hui des airs de préhistoire, quand bien même ce temps, celui des héroïnes de George Sand, n'a guère plus d'un siècle. À l'heure de la parité entre les sexes, la domination masculine a perdu de sa tranquillité, le machisme est en berne. Lucien, un homme d'une autre époque malgré sa tout juste trentaine, peut encore claironner : « Il y a deux sexes, les hommes et les secrétaires », mais la nostalgie qui perce sous l'humour cynique de son propos évoque plus un « Éden » perdu qu'un empire assuré.

L'histoire de la sexualité est une histoire discontinue, impossible de la raconter selon une ligne de progrès qui irait de la plus implacable des répressions à la plus complète des émancipations. La « libération sexuelle » qui a caractérisé le XXe siècle dans les sociétés occidentales est incompréhensible sans la référence au XIXe siècle, un siècle particulièrement hygiéniste, passionné par la répression de la masturbation, mais lui-même réactif à un XVIIIe siècle révolutionnaire, éclairé et libertin, qui, à l'image du *Supplément au Voyage de Bougainville* (Diderot), rêvait de la sexualité sans entraves du « bon sauvage ».

Largement amorcée dans l'entre-deux-guerres, la « libération sexuelle » connaît à partir des années 1960 une brutale accélération. Elle concerne inévitablement les deux sexes, la sexualité est leur *rapport*, mais elle touche d'abord les femmes. Quelles que soient les époques – et les cultures –, aussi répressives soient-elles, les hommes ont toujours bénéficié d'une liberté inversement proportionnelle au contrôle dont les femmes faisaient l'objet ; d'un côté l'ordre conjugal et frigide, de l'autre la chaleur sensuelle du bordel. Mais les temps changent et la contraception a offert aux femmes la possibilité de ne

plus se confondre avec les mères, de distinguer désir sexuel et désir d'enfant. S'il fallait retenir un seul indice de l'ordre nouveau, la désuétude dans laquelle est tombé le tabou de la virginité en quelques décennies mesure la profondeur du bouleversement. À noter que ce qui concerne d'abord les sociétés occidentales n'épargne pas, à l'heure de la mondialisation, les cultures les plus intransigeantes, par exemple au Maghreb, où le conflit entre la liberté naissante des femmes et la pesanteur de la tradition a engendré une nouvelle spécialité médicale : la réparation de l'hymen pour rendre à la nuit de nocces toute son « innocence ».

Les mots évoqués de Charles ou de Lucien donnent clairement à entendre que la liberté conquise des *unes* ne crée pas symétriquement des hommes d'autant plus libres. Ce que la sexualité masculine a perdu en triomphe (avec ou sans gloire), elle l'a gagné en incertitude et en questions... elle est, de ce fait, (re)devenue intéressante. D'autant plus que ladite « libération » ne s'est pas contentée de libérer la féminité des femmes, la féminité des hommes en a aussi profité. La vague émancipatrice la plus récente a concerné le choix sexuel, la liberté de s'orienter selon le désir pour l'autre sexe ou le même (*homos*). Là aussi, les choses sont allées très vite, à l'image de ces homosexuels hommes ou femmes de Madrid qui s'embrassent goulûment à la Puerta del sol, à l'endroit même où régnait hier encore l'étroitesse de l'ordre franquiste et catholique, version *Opus Dei*.

Une histoire des sciences, quelle que soit la science concernée, est toujours l'histoire d'un savoir progressivement constitué, contre l'erreur, contre l'inconnu ; une histoire de l'invention. La sexualité a-t-elle jamais *inventé* quelque chose ? Quel geste, quelle pratique d'aujourd'hui auraient été ignorés de nos lointains ancêtres ? A-t-on jamais découvert une « position » parfaitement inédite ? Aussi loin que remontent les archives, quelques millénaires – peintures paléolithiques, poteries grecques, amérindiennes ou de la vallée de l'Indus, fresques romaines... –, l'impression est plutôt celle d'un « savoir » de toujours. Une histoire de la sexualité est évidemment possible, elle est d'ailleurs largement écrite [1], mais elle concerne les représentations de l'acte plus que l'acte lui-même. La pénétration de l'adolescent passif, *éromène*, par l'adulte actif, *érase*, est un passage obligé de la transmission de la virilité dans la Sparte antique et guerrière, c'est le pire des « péchés contre l'espèce » pour Thomas d'Aquin. Le bonheur des uns fait l'horreur des autres. La ligne de partage entre le permis (voire l'obligatoire, tel le *devoir* conjugal) et l'interdit est particulièrement variable dans l'espace des cultures et évolutive dans le temps de leur histoire, elle défie toute « nature », mais cette ligne ne fait jamais défaut. Nulle société passée ou présente

qui ne soumette la vie sexuelle à régulation. Notre actualité n'y échappe pas, l'envahissant « tout est possible, tout est permis » qui régule la vie sexuelle contemporaine trouve sa limite dans la passion pédophile : « Tout... sauf l'enfant » – « passion », parce que l'opprobre n'a d'égal que la fascination. Quand l'usage sexuel de l'enfant a laissé indifférentes bien des cultures, bien des époques.

Quelle que soit la diversité de ses références, ce livre n'est pas celui d'un historien ni d'un anthropologue, d'un sociologue, d'un biologiste... c'est celui d'un psychanalyste. Nul doute que la sexualité masculine est susceptible d'être envisagée d'une pluralité de points de vue, sans que l'un d'entre eux puisse prétendre valoir plus que les autres. L'originalité de la psychanalyse en la matière tient à la relation privilégiée que noue son objet, *l'inconscient*, avec le sexuel. L'inconscient n'est pas simplement ce qui échappe à la conscience ou la connaissance, c'est beaucoup plus radicalement l'inacceptable, *l'indésirable*, cette part sauvage au cœur de nous-même qui fait que « Je est un autre » (Rimbaud), habités que nous sommes par un corps étranger interne qui commande à notre insu bien de nos choix (notamment amoureux et sexuels), nous transporte le temps du rêve dans des contrées dangereuses jamais visitées, et sème sur notre route embûches et symptômes dont on se serait volontiers passé. Le sexuel inconciliable avec les exigences policées du moi, le sexuel refoulé, s'il n'est pas l'inconscient à lui tout seul, en constitue néanmoins une forte partie. Toute l'expérience psychanalytique ne cesse de confirmer que ce sexuel, d'être écarté, n'est pas pour autant silencieux. Bien au contraire, il constitue en chacun de nous la pointe vive de ce qui nous fait jouir ou défaillir.

La psychanalyse est née à une époque, la fin du XIXe siècle, qui multipliait les hystéries, notamment en opposant aux adolescents des deux sexes un violent rejet de la masturbation (promesse de folie ou de dégénérescence), et aux femmes un « Non ! » couvrant leur vie sexuelle tout entière, pensée comprise – « elles ne s'avouent pas leurs sens, écrit Flaubert. Elles prennent leur cul pour leur cœur » [2]. L'heure est inversement à la généralisation d'un « Oui ! » qui déplace les lignes de la « pathologie » ordinaire : l'adolescent(e) de 16 ans qui n'a pas encore connu sa première relation sexuelle a déjà pris du retard, l'homme ou la femme qui ne fait l'amour qu'une fois par semaine souffre de paupérisation, celui ou celle qui ne parvient pas à l'orgasme est bon pour le sexologue, quant au nombre de partenaires au fil d'une vie, on est prié de ne plus compter. Que reste-t-il de *refoulé* après un tel régime ? Certainement pas les mêmes représentations : Freud serait bien étonné d'entendre les analysants du moment, hommes ou femmes, évoquer leur masturbation sur le ton de

la conversation. Qui songerait aujourd'hui à qualifier la fellation d'« horrible perversion » ? Jusqu'à la sodomie elle-même, ravalée au rang des pratiques communes, qui a perdu son odeur de soufre. Les temps sexuels ont changé, les discours sur les divans aussi. Sauf que... la rémanence, l'insistance de quelques mots de toujours, comme fiasco, éjaculation précoce ou « bander mou » viennent sérieusement nuancer l'hédonisme de rigueur. La « libération sexuelle » a bouleversé le comportement et les pratiques des hommes et des femmes, elle a laissé intact le *conflit psychique* et sa cohorte de symptômes et d'inhibitions. La sexualité ne serait que pratique et technique, il suffirait d'apprendre par cœur le *Kama-sûtra*. Mais elle est aussi, et d'abord, psychique. Et là tout se complique. La « libération sexuelle » est la confirmation paradoxale du constat psychanalytique qu'il n'y a pas de traitement social ou politique de la question sexuelle, en tout cas de la part toujours inacceptable de celle-ci. La liberté sociale est réjouissante, la liberté psychique est angoissante.

La psychanalyse soutient avec une tranquille prétention qui en agace plus d'un le caractère *atemporel* des processus inconscients. Ce qui ne signifie en aucune manière une indifférence à l'air du temps : l'inconscient procède vis-à-vis du contexte historique et culturel comme le rêve vis-à-vis du jour qui le précède, il y puise les matériaux à partir desquels il construit sa propre réalité, mais celle-ci n'est jamais à la simple image de ce que le monde propose. La psychanalyse navigue entre deux écueils, le premier d'élever l'Inconscient au niveau d'une transcendance ignorante des variations sociales ; le second de ramener la *réalité psychique* au simple enregistrement du monde environnant. D'un côté un universalisme abstrait qui se condamne à dénier les différences culturelles et les remaniements historiques ; de l'autre un empirisme éparpillé, devenu aveugle aux constantes.

A-t-on besoin d'être psychanalyste pour être convaincu que fiasco et éjaculation précoce (et côté femme, frigidité), alors qu'un nouvel impératif régit nos vies sexuelles : « Jouir sans entraves ! », n'ont rien cédé de leur fréquence ? Ces symptômes en eux-mêmes n'expliquent rien, ils ont en revanche le mérite de dire le *toujours* derrière le *maintenant*. L'exemple de la « domination masculine » est à cet égard remarquable. À l'heure où la parité écrit la loi, cette domination est devenue politiquement incorrecte, en attendant de devenir socialement obsolète (?). Elle est aussi condamnable, c'est d'abord elle que vise la loi sur le harcèlement sexuel. La libido des hommes aurait-elle emboîté le pas pour enfin cesser d'être *dominandi* ? Le fantasme du rabaissement de la femme aurait-il rejoint le cabinet des curiosités ? Il n'a en tout cas pas déserté celui du psychanalyste qui s'en fait régulièrement l'écho. Il est impossible de confondre en une

seule la temporalité à laquelle sont soumises les représentations sociales de la sexualité (masculine) et celle, pour le moins plus immobile, de ses racines les plus enfouies. Pour simplement l'imager : on peut être un homme fervent défenseur et militant des droits de La femme et ne parvenir à éjaculer que si sa femme est en « levrette ». L'inconscient fait de la résistance, il est politiquement incorrect.

Charles, Lucien, *Vincent, François, Paul... et les autres*, les hommes de ce livre, patients du psychanalyste, ne sont pas tous les hommes. Impossible de dresser un inventaire exhaustif de toutes les facettes de la sexualité masculine. L'écoute d'un homme témoigne à chaque fois du tissage entre une absolue singularité et la part culturelle commune de l'expérience. La psychanalyse n'est pas une sexologie, c'est davantage une archéologie, une mise en histoire ; la vie sexuelle, sa part la plus intime, n'est pas le résultat d'un savoir acquis, c'est l'ouvrage de toute une vie, depuis les premiers jours. Il n'est de fantasme présent sur la scène psychique dont on ne puisse retrouver la lointaine détermination, retracer la genèse, pour peu qu'il se prête à l'analyse.

Joyce, Leiris, Apollinaire, Michelet, Stendhal, Ovide... et quelques autres souvent sollicités au fil des pages ne se sont jamais allongés sur un divan, mais ce qu'ils ont couché par écrit, notamment au gré de leurs journaux et correspondances, a la force des mots du poète, celle d'aller sans détour au plus vif de l'expérience humaine.

Première partie

Instinct et pulsion

L'écart entre ces deux mots mesure ce qui fait l'originalité de l'humaine sexualité. L'instinct est classiquement défini comme « une faculté innée d'accomplir sans apprentissage préalable en toute perfection certains actes spécifiques » [1], dont celui de copuler. Le propre de l'instinct, quel qu'il soit, est d'être au service de la conservation de l'individu et de l'espèce : la copulation est indissociable de la reproduction.

L'image de l'animal se contentant d'appliquer à la lettre ce que lui commande son programme génétique n'a cependant guère résisté aux critiques de Konrad Lorenz, et avec lui de toute l'éthologie. Le bénéfice anthropomorphique d'une telle image n'était que trop évident, celui d'opposer l'homme à la *bête*, l'un doué de raison, l'autre esclave des seuls messages envoyés par le corps. Sans remettre en question les caractères de fixité, d'innéité, de spécificité des différents instincts, les éthologues ont montré le rôle des multiples interactions se manifestant dans le système intégré constitué par l'être vivant et son milieu, les troubles éventuels qui viennent déranger les conduites préfixées et la capacité d'adaptation de l'animal aux situations inédites. Même le calamar « pense », et ne se contente pas de foncer « bêtement » vers le but que l'instinct lui désigne.

L'abaissement de la barrière entre l'homme et l'animal a cependant ses limites. Pour s'en tenir à la sexualité, la vie animale, notamment mammifère, est entièrement soumise au rythme de l'œstrus. Ce n'est que lorsque la femelle est dans cet état endocrinien qui la rend fécondable que le coït peut avoir lieu. Certes, il faut nuancer, comme chaque fois que l'excitation est dans le pré et qu'une vache monte sur une autre vache. Le monde animal n'est pas exempt de comportements qui dérogent au seul coït reproducteur. Et plus on s'approche de l'homme, que l'on en arrive aux primates, plus les similitudes deviennent troublantes. Sur ce registre, les bonobos remportent la palme. Leurs femelles se frottent la vulve, seules ou entre elles, les mâles en font autant avec leur pénis. L'agression sexuelle est à l'occasion mise au service des relations de pouvoir à l'intérieur du clan, sans but reproductif, notamment quand elle s'exerce d'un mâle sur un autre. Et, point d'orgue de la confusion entre l'animal et l'homme, le bonobo au fin fond de son Afrique évangélisée pratique

parfois en « missionnaire ». Chercher la différence ? Elle serait plutôt dans ce qui ne s'observe pas : on n'a jamais vu un bonobo *far fiasco* ; s'il ne consacre que dix secondes maximum à son affaire, ce n'est pas d'être un éjaculateur précoce, mais parce que le plaisir de prendre son temps lui est inconnu ; et entre un jeune mâle bondissant et une femelle en chaleur, son choix est inéluctablement le même.

Dans l'ordre humain, il n'est d'instinct dont les finalités ne soient disqualifiées : que doit encore l'excitation du gourmet à la faim, le puits sans fond de l'alcoolique à la soif, le sadisme du guerrier à l'agressivité... Montrer que la sexualité, les étranges métamorphoses que l'homme lui fait subir, n'est pas étrangère au détournement de ces diverses finalités, *via* la substitution du désir au besoin, nous entraînerait bien au-delà de notre sujet. Pour s'en tenir à la vie sexuelle elle-même, il suffit de rappeler que le désir sexuel des femmes, au fil de l'évolution de l'espèce, s'est émancipé du rut pour mesurer le fossé qui sépare les sexualités humaine et animale. Une indépendance qui n'est pas sans inquiéter les hommes : faute d'être circonscrite par l'hormone, ils sont volontiers portés à prêter aux femmes une attente insatiable. Pas de « chaleurs » cycliques, donc en chaleur tout le temps ! La femme est la « porte du Diable » ! (Tertullien.)

La disqualification de l'instinct n'est pourtant pas sa disparition. La puberté, l'adolescence qui lui fait suite, est chez l'homme ce qui ressemble le plus à la poussée instinctuelle, à l'image d'un pénis en érection cherchant ce qui pourrait apaiser sa tension. Si la présence du processus instinctuel n'est pas douteuse, sa perturbation l'est encore moins. D'abord dans les cas de figure où la violence du conflit psychique, exemplairement chez les filles anorexiques, mais aussi pour bien des garçons névrosés ou psychotiques, retarde, immobilise les transformations pubertaires. Plus largement, dans le désaccord entre le caractère très tardif à l'aune animale de la puberté chez l'homme et son caractère malgré tout intempestif : ce n'est jamais tout à fait à la bonne heure, le plus souvent trop tôt, empêtrant l'adolescent dans une maturité génitale dont il n'a pas encore l'usage faute d'un objet qui « naturellement » s'y prête.

Il est un autre moment où la sexualité de l'homme renoue avec le but instinctuel, quand il s'agit de faire un enfant. Faire l'amour à jour fixe en se fiant, faute de rut, à la courbe de température... Remettre ça chaque soir pendant quelques jours pour ne pas rater ce que Paul nomme : « la fenêtre de tir ». Il en éprouve quelque honte, mais c'est ainsi : « la bandaison sur commande » n'est pas son fort. Cet enfant, il le désire, mais c'est comme si désirer-l'enfant et désirer-sa-femme,

comme si ces deux désirs que l'instinct *adapte* l'un à l'autre, se trouvaient ici en exclusion réciproque. Ce que Paul pressent confusément, Michel Leiris l'exprime simplement : alors qu'on lui demandait pourquoi il s'était refusé à avoir des enfants, il répondit : « parce qu'il m'aurait semblé par la suite, en couchant avec leur mère, entrer dans l'inceste. » [2] Il n'y a aucune possibilité pour la sexualité humaine de retrouver un hypothétique état de nature, vierge de toute contamination par le fantasme.

Le mot *pulsion* se charge, en psychanalyse, de nommer cet écart que creuse l'humaine sexualité avec l'instinct. Bien des vies sexuelles d'hommes (ou de femmes) se déroulent en marge de toute visée reproductive, voire en marge du coït, ravalé au rang de pratique occasionnelle, quand il n'est pas carrément négligé (ou écarté ?), comme dans certains comportements S/M. Comme l'instinct, la pulsion *pousse*, sur un mode exigeant, irrépressible, que seule apaise la satisfaction. Mais quand l'instinct « sait » ce qu'il cherche : un vagin où décharger son sperme à des fins reproductives, la pulsion dispose d'un éventail de possibilités (quel logis pour le pénis ? la main, la bouche, l'anus, le vagin... d'une femme, d'un autre homme, d'une poupée en plastique, voire d'un canard coïncé dans un tiroir, à l'image du personnage sartrien de *L'Enfance d'un chef...*) qui remet en cause jusqu'à l'idée d'une satisfaction possible, en tout cas d'une « pleine satisfaction » (Freud). La pulsion est corporelle, mais elle ne doit rien aux gènes, et si elle emprunte les voies organiques, ce n'est jamais pour s'y soumettre : une bouche de femme (ou d'homme) n'accueille jamais un pénis pour se nourrir. Le corps de la pulsion est un corps étrange, bien des processus somatiques restent hors de son champ. Le corps de la pulsion n'est donc pas tout le soma, même si de la plante des pieds à la chevelure, en passant par tout ce qui ressemble à un appendice ou un orifice, il s'excite d'un rien et ne laisse tranquille le moindre coin de peau. L'une des images les plus fortes de ce corps pulsionnel est donnée par ce qui arrive au rêveur, quand la puissance hallucinatoire du rêve, par la seule force onirique de l'image, en l'absence de toute pénétration, de tout attouchement, provoque un orgasme (chez l'homme ou chez la femme) qui ne doit rien en intensité et en réalité à celui qui résulte de l'acte sexuel. Le fantasme n'a pas la vigueur du rêve, mais son évocation ne manque jamais non plus de faire frissonner la peau ou toute autre partie du corps qui ne demande qu'à répondre à l'appel. On n'a jamais « vu » de pulsion sans un fantasme ; celui-ci ne se contente pas de scénariser une force brute, il se situe à sa source. Une source de chair, incarnée, le fantasme n'est pas simple fantaisie, l'homme sexuel l'a dans la peau.

La pulsion est une notion, une hypothèse psychanalytique,

uniquement psychanalytique. Si la pulsion était biologique, il y a bien longtemps que les biologistes s'en seraient aperçus. La pulsion a sa source dans le corps, elle en utilise toutes les ressources énergétiques, si ce n'est que ce *corps* est celui que le fantasme dessine. La sexualité humaine est une *psycho*-sexualité, ce dont Mickael, un adolescent, fait l'expérience paradoxale. Contre les inhibitions de sa névrose, il a conquis depuis peu la liberté de se masturber. Mais il n'y arrive pas, ou mal. Au psychanalyste, il n'est pas loin de demander comment faire... À la question : « À quoi songe-t-il dans ces moments-là ? », il répond : « À rien... surtout à rien. » Non qu'il ne nourrisse aucun fantasme, mais ceux-ci sont sollicités à d'autres moments, isolés de toute manipulation.

La pulsion est comme le rêve, elle n'a pas d'auteur. Ça pousse, ça pulse. « Ça a été plus fort que moi », pour le violeur et son avocat la pulsion est devenue une circonstance atténuante. Cette dérive ne doit rien à la psychanalyse qui élargit au contraire considérablement la sphère de la responsabilité. « Ça a été malgré moi, contre ma volonté », la formule vaut comme excuse à l'aune d'une psychologie de la conscience et d'une morale du libre-arbitre – celle qui régit la Justice –, elle promet la répétition à l'écoute de l'inconscient.

L'infantilisme de la sexualité

Si la pulsion, à la différence de l'instinct, n'est pas un fait de nature, se pose la question de sa genèse, de sa psychogenèse. Sans son extrême capillarisation et l'afflux sanguin qu'elle permet, il n'y aurait jamais d'érection du pénis, mais jamais cette disposition physiologique n'expliquera pourquoi le Portnoy de Philip Roth bande à n'en plus finir à Newark et reste obstinément impuissant quand il touche la Terre promise. Que tel coin de peau ou de muqueuse abonde en terminaisons nerveuses et se prête donc tout particulièrement à l'excitation ne rendra jamais compte des singularités de la géographie érotique qui, chez tel homme, fait du gros orteil le concurrent oral du pénis.

Ce qui n'est pas inné est acquis. À quelle expérience de vie se référer pour tenter de comprendre comment se construit cette sexualité protéiforme, à l'image de la centaine de positions inventoriées par les *ars erotica* ou de la célèbre collection d'estampes japonaises de l'acteur Michel Simon ? Si la sexualité des hommes avait pour fondement et préalable la maturité sexuelle biologique, sexualité et génitalité seraient restées synonymes. Il est loin du compte, celui qui résumerait l'acte sexuel à la pénétration d'un vagin par un pénis. Entre un homme et une femme, *a fortiori* entre un homme et un homme, se passent bien d'autres choses. James Joyce, dans les lettres adressées à sa femme Nora, en livre quelques illustrations : « Je t'ai appris à accomplir en ma présence l'acte corporel le plus honteux et le plus répugnant. Tu te souviens du jour où tu as relevé tes vêtements et m'as laissé m'allonger sous toi à te regarder pendant que tu le faisais ? » [1]. L'exemple est obscène, mais parce qu'il est à l'heure du « pipi-caca », il a le mérite de l'évidence, celle de désigner les racines infantiles de la sexualité. L'oralité en dit évidemment autant, qu'il s'agisse du simple baiser, de téter le sein de sa compagne, de lui lécher la vulve et de se faire sucer le pénis. Analité et oralité de la sexualité portent plus évidemment les marques de l'enfance que la génitalité, sauf à oublier que la valeur de celle-ci n'attend pas le nombre des années. Certes, pour la pénétration, il faudra prendre patience et se contenter pendant quelque temps de ne prendre d'assaut que les châteaux forts, mais les plaisirs tactiles et visuels ne s'en donnent pas moins libre cours.

L'enfant serait-il un affreux « pervers polymorphe » ? L'expression de

Freud est légèrement différente, et la nuance est d'importance : « polymorphiquement pervers », écrit-il, où pervers est adjectif et non substantif. Ce léger pas de côté est précieux qui permet de distinguer l'enfant du pervers adulte, lequel n'est rien moins que « polymorphe », mais au contraire fixé comme on l'est par un carcan à la réalisation d'un fantasme et d'un seul.

« Pervers », l'enfant n'a en quelque sorte pas le choix, lui qui ne dispose pas du coït pour décharger son excitation et est donc bien obligé d'emprunter des chemins détournés. Mais cette présentation par défaut masque l'essentiel : l'excès, plus que le défaut. L'enfant est susceptible de dégager une prime de plaisir de la moindre de ses activités, celle à laquelle il se livre seul, comme de faire des bulles de salive avec ses lèvres, ou celle qu'il partage avec l'adulte présent, comme de continuer à jouer avec le téton du sein maternel alors que la faim est pourtant satisfaite.

Rendre compte de la genèse de cette sexualité infantile, parce qu'elle ne suit aucun plan tracé par la nature, qu'elle mêle inextricablement l'excitation corporelle, l'activité de pensée et les trésors de l'imaginaire, qu'elle déborde ce que peut restituer la plus fine des observations, ne relève que de l'hypothèse. Longtemps a prévalu celle de l'*étyage*. L'idée est développée par Freud dans les *Trois Essais sur la théorie sexuelle* [2]. La sexualité de l'enfant naîtrait « par étyage sur l'une des fonctions corporelles importantes pour la vie ». Ce qui est d'abord un lieu fonctionnel, exemplairement la bouche ou l'anus, acquerrait progressivement la valeur d'une zone érogène. Mais alors, comment rendre compte des plaisirs de l'œil, du lobe de l'oreille ou du bout du nez ? Pour Louis, la chose est claire, il se souvient de l'excitation et des rires à n'en plus finir quand sa mère jouait avec lui au « baiser eskimo ». La théorie de l'étyage n'est pas sans mérite, manger, boire, déféquer, uriner, ces gestes montrent le chemin de bien des plaisirs (ou dégoûts) ultérieurs. Mais il en est d'autres, nombreux, pour lesquels la source vitale fait défaut. L'idée d'une sexualité qui se dégagerait d'elle-même, comme par surplus et par miracle, de la satisfaction instinctuelle souffre pour le moins d'insuffisance. À s'en tenir là, on ne voit d'ailleurs pas pourquoi elle serait absente du monde animal. Le « baiser eskimo » apporte un autre élément de réponse qui est aussi une pièce décisive dans la construction de la sexualité humaine.

Le petit d'homme, même quand il naît à terme, affronte le monde dans un tel état de prématurité que la vie tournerait vite à l'état de détresse s'il demeurait livré à lui-même. Sa dépendance au monde adulte environnant est maximale, sa survie et la qualité de son

développement lui sont soumises. Les progrès de la psychologie de l'attachement ont cependant montré que le bébé est immédiatement interactif. Il ne se contente pas de recevoir, l'instinct lui fait tendre les lèvres vers la source de lait, et une première intelligence de la situation lui permet au bout de trois jours de distinguer les voix et de se tourner préférentiellement vers la personne qui soigne, généralement la mère. Loin d'être clos sur lui-même comme un œuf, le nouveau-né est grand ouvert sur le monde extérieur, il est donc d'autant plus à la merci de ce que celui-ci lui adresse. Comment la mère, d'abord elle, pourrait-elle ne pas mêler à ses gestes de soins toute autre chose qui, sous le couvert de l'amour – amour, dans les cas de figure favorables –, véhicule des significations inconscientes, cette part d'elle-même qu'elle méconnaît, qu'elle refuse et qui l'agit à son insu ? Cette idée est aussi présente dans les *Trois Essais* de Freud : « Le commerce de l'enfant avec la personne prenant soin de lui est pour celui-ci une source intarissable d'excitation sexuelle et de satisfaction partant des zones érogènes, d'autant plus que cette dernière personne, en règle générale la mère, considère l'enfant avec des sentiments provenant de sa propre vie sexuelle, le caresse, lui donne des baisers et le berce, le prenant tout à fait nettement pour substitut d'un objet sexuel à part entière. » [3] Freud ne songe ici en aucune manière à une mère particulièrement pédophile, il évoque une mère générique, première séductrice, sans qu'elle ait besoin pour cela de faire autre chose que soigner et « aimer » normalement son enfant. Certes, continue Freud, la mère serait effrayée si on lui disait qu'elle confond ainsi en « toute innocence » tendresse et sensualité. Mais qu'elle se rassure, la vie est encore beaucoup plus difficile pour l'enfant quand cette contribution de la passion adulte est absente des premiers moments. Le mérite bien involontaire de la mère est d'éveiller la pulsion sexuelle et d'en préparer « l'intensité future » ; une pulsion sexuelle énergique sans quoi jamais rien de grand ne se fera. Il n'est de désir, fût-il sans rapport visible avec la sexualité, qui n'emprunte à celle-ci son impatience et sa vivacité.

Jean Laplanche a nommé « situation anthropologique fondamentale » cette réunion asymétrique d'un adulte (d'une mère) doté d'une sexualité à lui-même inconsciente, et d'un *infans* entièrement tendu vers la satisfaction de ses besoins élémentaires (faim, soif, chaleur, tendresse...). Le bébé cherche le lait, lui arrive un sein érotique autant que nourricier. Le déséquilibre inhérent à la sexualité humaine, qui la laisse toujours plus ou moins insatisfaite, doit sans doute beaucoup à ce malentendu originaire. Cette psychogenèse de la sexualité, le privilège qu'elle accorde à la source exogène, l'inconscient de l'adulte, reste évidemment largement obscure ; le détail de ce qui se transmet

n'est pas saisissable, là encore on ne peut qu'en faire l'hypothèse. Parce que la pathologie *exagère*, elle est un lieu privilégié pour en saisir plus sûrement quelque chose. Je me souviens de ce garçon prépubère, fortement perturbé, dont la mère évoquait lors de nos entretiens son intense plaisir de l'allaitement, jusqu'à l'orgasme, et qui donnait clairement à entendre que c'est ce qui avait le plus fortement motivé la répétition de ses grossesses. Que ressent le bébé au sein pendant que sa mère jouit ? Impossible de le savoir précisément, il n'est quand même guère douteux qu'un tel orage provoque quelques dégâts et laisse une empreinte durable. Au-delà de cet exemple peu ordinaire, il faut cependant supposer que ce qui parvient à l'enfant de la sexualité inconsciente adulte est de toute façon toujours *trop* ; trop parce que le petit d'homme ne dispose pas alors des moyens somatiques et psychiques pour traiter une telle source d'excitation.

La sexualité adulte n'est pas le simple prolongement de celle de l'enfant. La réalité de la pénétration, qu'elle soit agie ou subie, n'est pas juste un complément, elle a une valeur mutative, ce que mesure la charge psychique de la « première fois », que l'on soit garçon ou fille. Il reste que lorsque arrive la maturité génitale, l'histoire sexuelle de l'individu est déjà longue et qu'on manque cette sexualité « d'avant » en la qualifiant de prégénitale. Un tel adjectif crée l'illusion d'une sexualité préalable qui s'effacerait à l'heure génitale venue. D'une certaine façon, la vérité est contraire : loin d'absorber, de dissoudre la sexualité infantile, la sexualité génitale s'y soumet, se soumet à sa polymorphie, à sa plasticité et au primat du fantasme. Le bonobo peut bien explorer deux positions, il ne prend jamais le temps au cours d'un coït de passer de l'une à l'autre. Quand la génitalité humaine, elle, sauf à être coincée par la névrose ou l'intégrisme dans un monotone et conjugal va-et-vient à l'abri des draps, invente une véritable chorégraphie dont les miniatures indiennes ou les peintures chinoises ne finissent plus de représenter la variété. Ce ne sont pas seulement les préliminaires qui portent la trace de *l'infantilisme de la sexualité*, la soumission de l'ensemble de la vie sexuelle au primat du fantasme en est la marque la plus profonde. Les amours de Louis « l'Eskimo » puisent à ses premières amours, le fantasme le mène par le bout du nez. Il a certes renoncé à conquérir la première d'entre toutes les femmes, mais il convoite ardemment celle du meilleur ami. Parmi les associations qui accompagnent imaginativement un tel choix, il se souvient d'une lecture qui avait eu sur lui un grand effet, au point de sérieusement envisager le voyage au Groenland. Les Inuits, dit-on, ont un sens de l'hospitalité sans égal, au voyageur de passage, le maître de l'igloo offre pour la nuit l'une des filles du groupe...

Mère et fils

« Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère » Diderot, Le Neveu de Rameau.

Bien avant Freud, au moins depuis Sophocle, en passant par Shakespeare, l'artiste a exprimé la violence des premières amours et des premières haines. Et il n'est pas sûr, contrairement à ce que laisse entendre Diderot, que les passions de l'enfance soient redevables en intensité à celles de l'âge adulte. Certes, pas de crime passionnel à cette heure matinale, mais parce que l'inconscient établit une équation entre « désirer » et « faire », les premiers crimes de pensée, de fantasme, crimes d'amour ou de haine, condamnent bien des vies à perpétuer – sinon à perpétuité – ce que l'enfant a connu, a commis.

Les variations culturelles et historiques concernant la vie amoureuse et la sexualité sont considérables, elles engagent la représentation qu'une société se fait de l'homme, de la femme, de l'enfant et de leurs rapports. Mais ce qui ne change pas, c'est cette « situation anthropologique » déjà évoquée qui, du point de vue de l'enfant, accorde inévitablement une importance démesurée aux premiers objets, aux premières personnes, auxquels le « monde » tout d'abord se réduit. Ce qui ne change pas non plus, c'est le caractère déterminant, *fondateur*, pour la vie future de ces premières passions. À l'aune de l'individu, l'équation entre l'inconscient, et ce présent continué qu'est l'infantile est toujours aussi parfaite. L'orientation sexuelle est maintenant ouverte, socialement libérée, mais sa détermination inconsciente, inséparable des amours premières, n'a pas pris une ride, y compris quand prévalent la bisexualité et son apparente indétermination. Les enfances d'aujourd'hui ne sont plus les enfances d'hier, mais la façon dont elles impriment leur marque sur les vies affectives et sexuelles est demeurée inchangée.

« Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à

double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. » C'est le même, narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, qui bien plus tard, à l'heure de la mort de sa mère, léguera à son bordel préféré les canapés, fauteuils et tapis de celle qui vient de mourir : « J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert davantage. » Terrible raccourci qui, de la maman à la putain, condense les deux figures extrêmes du premier de tous les amours.

De toutes les déterminations par l'infantile, celles qui font de l'homme, du fils, l'être affectif et sexuel qu'il deviendra, *l'amour de la mère*, entendu dans les deux sens que permet la formule, occupe sans l'ombre d'un doute une position princeps. Qu'il choisisse sa compagne sur le modèle exact (ou absolument contraire) de la Première des femmes, ou qu'il demeure à vie fidèle à celle-ci en n'aimant que les garçons (à l'image de Proust), l'empreinte est gravée dans le marbre. S'il paraît impossible que les femmes aimées (/haïes), ou simplement possédées, par l'homme adulte, ne conservent quelque chose de l'objet premier – ou second, une sœur –, il reste que la trace laissée n'a pas toujours l'évidence d'une « bobonne aux fourneaux » ou d'une identité de silhouette ou de caractère. L'« identité » a parfois l'élégance d'un trait discret, un sourire de Joconde ou un mouvement de cheveux. Fort heureusement aussi, la répétition n'est pas implacable comme le Destin. La relation amoureuse opère parfois comme une psychanalyse quand l'altérité de l'objet aimé interroge l'histoire et permet que se déplacent les lignes. Une femme n'y suffit guère, il faut s'y reprendre à plusieurs fois. Il n'est pas rare, notait Freud, que les seconds mariages (mot devenu un peu désuet) soient plus heureux que les premiers, comme si le premier se chargeait du pire, l'amour/haine inaugural, et permettait au fils de s'émanciper de la répétition.

Marc évoque un rêve d'angoisse dont le récit hésitant est presque aussi pénible que le rêve lui-même. Il faisait l'amour à une femme inconnue, par-derrière. D'elle, il ne percevait que la longue chevelure blonde... jusqu'à ce que, lentement, elle tourne la tête vers lui et que le réveil mette brutalement fin au songe quand se dévoila le visage de sa mère. Un rêve qu'on ne souhaite à personne... Pour Luc, c'est en faisant réellement l'amour que le visage maternel s'était surimposé au papier peint de la chambre, interrompant l'acte dans l'instant. Ces exemples, quand il s'agit de suivre le devenir des traces incestueuses, ne sont pas, de loin, les plus fréquents. Le plus souvent, le refoulement a fait

efficacement son œuvre qui rend incertain le décryptage, un refoulement parfois manifeste cependant, quand le fils devenu un homme fuit les embrassades de sa mère et ne touche sa joue que du bout des lèvres. Ou à la manière de Michel Leiris, qui se protégea de la promiscuité dangereuse en isolant pour la vie la femme de la mère, comme s'il s'agissait de deux espèces différentes : « Il me serait impossible de faire l'amour si, accomplissant cet acte je le considérais autrement que comme stérile et sans rien de commun avec l'instinct humain de féconder. » [1]. L'une des façons paradoxales de conserver le lien à la mère est de haïr la maternité. On prête à Aragon ce mot, à la vue d'une femme enceinte : « Comment peut-on mettre une femme dans cet état-là ? »

De toutes les notions psychanalytiques, le complexe d'Œdipe est la plus banalisée... et la plus mal comprise. Une image de cette incompréhension est fournie par le film de Louis Malle, *Le Souffle au cœur* (1971). Une mère offre à son adolescent de 14 ans sa première relation sexuelle, le tout dans le meilleur des mondes possibles, celui d'une bourgeoise parisienne éclairée, au-dessus des préjugés. La chose faite comme si de rien n'était, le fils s'en va poursuivre son initiation avec une jeune fille de son âge. Aucune trace d'angoisse ou de folie dans ce marivaudage, quand la réalité agie de l'inceste mère-fils montre d'expérience que la psychose en est régulièrement l'horizon. À l'image de cette mère en train de masturber son fils hospitalisé, un jeune homme schizophrène, et qui, surprise par l'interne de service, lui dit tranquillement : « Si ce n'est pas moi, qui va le faire ? »

Le « petit sauvage » qui coucherait volontiers avec sa mère est un enfant qui joue, rêve ou fantasme. « Coucher », le mot est maladroit qui n'appartient pas encore à son vocabulaire. La liste de ses équivalents enfantins est infinie qui vont de dormir ensemble à tuer, de la douceur du câlin à la plus violente des agressions. L'enfant ne veut pas « coucher » avec sa mère, il la suit aux toilettes, prend son bain avec elle, la regarde se laver sous la douche, s'endort sur ses genoux ou refuse de s'endormir tant qu'elle n'a pas raconté une autre histoire. L'impossibilité de conclure, loin de freiner les ardeurs, ne fait qu'attiser les braises. Jusqu'à ce que l'enfant énurétique éteigne le feu... et ne fuie son lit pour rejoindre celui de ses parents, des parents qu'il est si bon de séparer en se glissant entre les deux pour se blottir contre Elle. La maturité pubertaire ne manque pas de réveiller le désir mal endormi, mais le plus souvent ce n'est plus à la mère elle-même que le pénis rêve. Celle-ci est devenue un personnage de la scène intérieure, en quête d'acteurs pour jouer son rôle ; une quête le plus souvent ignorante de son objet-source.

Dans « complexe d'Œdipe », *complexe* est à entendre au sens littéral. La mère embrasse, berce ou frotte le nez, elle joue de son enfant comme d'un « jouet érotique » (Freud)... avant Œdipe et Néron, il y a Jocaste et Agrippine. C'est inévitablement l'adulte qui commence. Le père n'est pas en reste, qu'il s'agisse d'aimer ou de rivaliser. Jean ressent comme particulièrement insupportable que sa femme, depuis qu'elle allaite leur nouveau-né, lui refuse de porter les lèvres au sein. Le « complexe » est un nœud de désirs et de relations où chaque membre du trio est tour à tour actif et passif, présent et exclu, amant et agresseur. La bisexualité du garçon se dessine à cet endroit, à travers l'identification au même sexe (posséder la mère) et au sexe autre (être possédé par le père).

La domination masculine

Pour les figures sexuelles de la domination, nous verrons plus tard. La notion est d'abord sociale et culturelle. On ne connaît de société, passée ou présente, où les signes du pouvoir ne soient dévolus aux hommes. L'idée d'un antique matriarcat, à l'orée des temps, est plus un mythe qu'une hypothèse. La logique paritaire actuelle, loin de démentir ladite domination, confirme que seule une décision politique, une volonté, peut en limiter les effets, avec un succès qui a de bonnes chances de ne rester que relatif et géographiquement circonscrit. Comment rendre compte d'un tel Universel ? L'anthropologue (Françoise Héritier) a son idée : celle d'une domination réactive au pouvoir exclusif des femmes d'assurer la reproduction des fils comme des filles. « La domination masculine part de ce constat et de la nécessité subséquente pour l'homme de s'approprier le corps féminin. » [1].

Le sociologue (Pierre Bourdieu) fourbit ses propres arguments. La thèse de Bourdieu est d'autant mieux connue qu'elle se répète quel que soit le sujet traité, précédant l'argumentation plus qu'elle n'en découle. Il écrit : « Si l'unité domestique est un des lieux où la domination masculine se manifeste de la manière la plus indiscutable et la plus visible, le principe de la perpétuation des rapports de force matériels et symboliques qui s'y exercent se situe pour l'essentiel hors de cette unité, dans des instances comme l'Église, l'École ou l'État et dans leurs actions proprement politiques. » [2]. Cette thèse est aussi un espoir : ce qu'impose une action politique, une autre action politique peut le défaire. Profitant des contradictions inhérentes aux institutions concernées, le combat politique vise le « dépérissement progressif de la domination masculine », et si possible de la domination tout court. S'il y a un inconscient, il est historique et donc susceptible d'être modifié par une « transformation de ses conditions historiques de production ». Ce qui tient de la croyance dans un tel point de vue n'en annule évidemment pas la part de pertinence, il n'est pas difficile de montrer comment les institutions en question entérinent et reproduisent ladite domination.

Mais l'espoir se heurte à une thèse sinon contraire, au moins contrariante, qui est celle que le livre principalement déploie : comment concilier ce relativisme historique, la diversité des états, des

églises et des écoles, avec la belle constance qu'affiche la domination masculine par-delà les cultures et les époques ? Les « structures sexuelles » disposent d'une « extraordinaire autonomie » par rapport aux structures économiques et politiques, il n'y a pas que le paysan kabyle à manier la gaule pendant que la femme ramasse les olives. Dans un bref moment où l'argumentation se relâche, Bourdieu laisse même échapper une explication à la domination masculine bien peu « historique »... mais involontairement psychanalytique : « la peur de la femme »... Les fantômes de Lilith, Ève et Pandore sont de retour.

L'inconscient serait-il moins historique qu'il n'y paraît, voire plus réactionnaire que révolutionnaire ? La tyrannie est sans nul doute plus proche des processus psychiques les plus primaires que la vie démocratique.

« Il n'est point d'homme qui ne veuille être un despote quand il bande » (Sade). La première contribution de la psychanalyse à la compréhension de la domination masculine suit le mouvement de l'érection. L'homme est un *Homo erectus*, le pouvoir appartient à ceux qui se dressent, pas à ceux qui se baissent. Même les petites filles en sont convaincues qui, à l'heure de l'envie du pénis, veulent uriner debout. S'il fallait une image, celle du tableau de David représentant Bonaparte « franchissant le Grand-Saint-Bernard », dressé sur son cheval cabré dans un équilibre improbable défiant les lois de la pesanteur, illustre la complicité de toujours entre le pouvoir et la virilité érigée. L'espoir d'une telle représentation est de fonder en nature ou en essence la domination masculine et, par là même, de la rendre incontestable. De la virilité au pouvoir, il n'y a jamais que le passage d'un sceptre à l'autre. Les hommes l'affirment, les femmes le confirment : « Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroirs, elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature. » [3].

Qu'il faille à la « Nature » être plus grande que nature crée l'ombre d'un doute. *L'Histoire de la virilité* [4], récemment publiée, montre à satiété que les inquiétudes sur la virilité ont l'âge de la virilité. Au ve siècle avant notre ère, Aristophane se plaignait déjà d'une éducation affadie qui apprenait aux « gamins d'aujourd'hui à vivre dès l'enfance emmitoufflés dans les paletots » (*Les Nuées*). En même temps que le doute s'introduit, que le pouvoir (son érection) perd de son absolu, c'est la dimension réactive de la domination masculine qui se précise. Contre quoi se défend-elle ? De quoi protège-t-elle ? À l'heure où la domination sociale et politique des hommes n'est plus ce qu'elle était, ces questions acquièrent une force particulière. Les temps ont changé,

l'inconscient des hommes tarde à s'en apercevoir.

Le pénis, le phallus et la transmission de la virilité

« Quand il n'y a pas de pénis, on parle de quoi en analyse ? »

L'humour d'Hector cache mal son irritation, celle de voir chacune de ses entreprises, amoureuses, professionnelles ou autres, toujours se ramener à un concours afin de savoir « qui a la plus grande ». À quoi bon être devenu un homme apprécié et un scientifique distingué si c'est pour continuer à jouer dans « la cour de récré », ou à se livrer aux comparaisons centimétrées des adolescents ? Enfant, il avait toujours été convaincu que son père, son frère disposaient d'avantages dont il était dépourvu. Le pénis est une grandeur constante, inégalement répartie ! Le hasard d'une porte entrebâillée, à l'adolescence, lui avait permis de constater que « celle » du père était loin du compte. Cette découverte, cette chute l'avait plus déstabilisé que réjoui, comme une atteinte à l'ordre du monde.

Il n'y a à peu près aucune chance pour qu'une femme en analyse, par le mouvement centripète de ses associations, se voie systématiquement ramenée à son propre sexe, à la manière dont Hector revient inexorablement vers le même point d'arrimage : « Les femmes font sans pénis... nous on pourrait pas. »

L'étymologie des deux sexes est à l'image de cette dissymétrie. *Pénis*, le mot a d'abord désigné la queue des mammifères, en fait un mot presque autoréférentiel, voire tautologique (« le pénis, c'est la queue »), quand celle de *vagin* – *vagina*, la gaine, le fourreau – est relative. Pénis et vagin sont complémentaires, si ce n'est que l'un est plus complémentaire que l'autre : une épée sans fourreau reste une arme, voire un sabre au clair ; un fourreau sans épée est une forme vide. Le culte rendu au pénis le fait phallus ou *fascinus* [1], il n'y a pas de culte du vagin. De l'utérus oui, mais c'est alors la mère et non la femme qui est déifiée, le ventre et non le sexe.

Entre le pénis et le phallus, il existe une différence essentielle. C'est le premier qui fait fiasco ou éjacule avant l'heure, c'est aussi lui à l'heure de l'enfance qui fait « pipi au lit » faute de mieux. Quand le Phallus, lui, est un être majuscule, l'érection est le seul état qu'il pratique, la détumescence lui est inconnue. Quitte à s'ériger, le plus souvent il en

rajoute, à l'image des attributs divins d'Osiris et d'Hermès... ou du godemiché. Le pénis est un sexe, c'est un *relatif*, la main, la bouche, l'anus, le vagin sont ses corrélats, les *sexes autres* les plus sollicités. À l'inverse, le phallus vit seul, tour d'ivoire sans autre que sa propre absence, Narcisse devant son miroir. Le phallus est moins un sexe – les bourses sont inutiles à sa représentation, le phallus « n'a pas de couilles », pas de point de fragilité – qu'un emblème. L'égalitarisme des sexes ambiant semble le reléguer à l'étage des antiquités, le discours des patients sur le divan (pas seulement des hommes) témoigne à l'inverse de sa perpétuité.

Le primat du phallus est une théorie sexuelle infantile, le garçon y tient plus que la fille, mais celle-ci n'est pas non plus à l'abri de ses effets. Il s'agit moins d'une théorie de la différence *des* sexes que la théorisation d'*Un* sexe qui fait *la* différence : on l'a ou on ne l'a pas. Comme pour toute théorie sexuelle infantile, cela n'a guère de sens de la dire vraie ou fausse. Le phallus, c'est comme Dieu, il suffit d'y croire pour qu'il existe. Encore attendrait-on de la théorie, *psychanalytique* cette fois, qu'elle n'entonne pas la même prière sans prudence. Freud n'évite pas le piège quand il accorde à la libido elle-même, soit à l'énergie de la pulsion sexuelle, une « virilité ». On chercherait en vain sous sa plume un article intitulé : « Sexualité masculine », comme si un tel accordage frisait le pléonasme. Ce faisant, il ne fait guère mieux que Galien, le médecin d'Éphèse du iie siècle, qui décrivait le sexe féminin comme un pénis interne et retourné, en doigt de gant. Le primat du phallus n'a pas fait théorie (et croyance) que chez l'enfant.

La théorie-fantasme du primat du phallus est un matériel psychanalytique comme un autre, c'est-à-dire analysable comme le reste. Il n'est pas difficile de repérer, derrière l'affirmation bravache au service de la domination masculine, un ordre qu'il ne faut défendre que parce qu'il est menacé.

La première menace tient sans doute au mode de transmission de la virilité. Comme toute formation psychique, le phallus, indissociablement symbole et fantasme, a une psychogenèse. En évoquant l'introjection ou l'incorporation du pénis paternel, la psychanalyse a des pudeurs que les Spartiates n'ont pas. Pour devenir un futur guerrier, porteur du glaive, le *pais*, l'enfant doit d'abord occuper sur la scène sexuelle la position « pénétrée » de la femme. Le pénis n'est donné, transmis, que par un geste qui féminise, même si pour l'homme non spartiate, c'est le fantasme qui s'en charge. Il faut que ça rentre par-derrrière pour ressortir par-devant. L'identification au père, à sa puissance, repose sur l'amour du père pour l'enfant et à la façon sexuelle qu'il a imaginaiement de se manifester. La manière

dont l'armée, quelle qu'elle soit, d'hier ou d'aujourd'hui, fait se côtoyer une virilité exacerbée et une homosexualité aussi sous-jacente que bruyamment haïe, est à la mesure du paradoxe fondateur.

Fiasco, éjaculation précoce et autres impuissances

L'animal n'en est pas capable, ce qui faisait soutenir à Jean Laplanche ce paradoxe d'un humour noir : « le fiasco est l'honneur de l'homme ». La défaillance est humaine, trop humaine. On doit à Stendhal, l'Italien, d'avoir introduit le mot « fiasco » dans la langue française. Le mot sinon la chose, Montaigne commentait déjà celle-ci avec une intelligence qui devance la psychanalyse : « Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où notre âme se trouve outre mesure tendue de désir et de respect. » [1]. Autant dire quand se conjuguent à l'excès désir et interdit ; coucher et respecter accordent mal leurs exigences, le premier veut pénétrer quand le second appelle l'arrêt devant l'espace sacré. Il est inversement remarquable de noter l'absence de tout fiasco chez les hommes dont le désir est entièrement commandé par le rabaissement de la femme. « La brute seule bande bien, et la foutrierie est le lyrisme du peuple » (Baudelaire) [2]. Le goût des femmes pour les « voyous », ceux que le respect n'embarrasse pas, n'y est sans doute pas étranger.

Stendhal prolonge les remarques de Montaigne : « S'il entre un grain de passion dans le cœur, il entre un grain de *fiasco* possible... Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de faire pour oser toucher aussi familièrement un être pour lui semblable à la Divinité. » C'est d'autant plus vrai, poursuit-il, à l'heure de la « première fois », quand est enfin conquis l'objet tant désiré.

À la psychanalyse, il ne reste plus qu'à commettre un petit pas en arrière, vers l'infantile, vers le plus désiré, le plus respecté, le plus sacré de tous les objets... Cette réunion en Une-seule du désir et de son empêchement signe la proximité excessive avec l'amour incestueux ; la débandade est le prix à payer.

Stendhal, encore, évoque une autre circonstance, quand la femme convoitée dit incidemment : « Venez demain à midi, je ne recevrai personne. » Messaline, et toute la lignée historique des hétaires, n'est pas loin, et avec elle l'angoisse « au moment d'entrer dans son lit, à penser devant quel terrible juge l'homme va se montrer ». Où le fiasco cette fois résulte moins de l'interdit d'entrer que d'une porte trop grande ouverte... trop grande pour « l'enfant ». L'*objet* a changé de

côté, l'homme, redevenu le « jouet » de la (première) séductrice, exhibe douloureusement le peu de chance qu'il a d'être « à la hauteur ». À l'image de Marie Dorval, la maîtresse des « grands hommes », qui se moque de la « petite élévation » dont Alfred de Vigny se montre capable de « temps en temps ».

Du fiasco à l'impuissance plus installée, en passant par l'éjaculation précoce, le symptôme signe la présence du conflit psychique et de l'infantilisme de la sexualité. Si le motif incestueux n'est jamais absent, il emprunte cependant souvent des chemins compliqués, voire éloignés. Yves est sous l'emprise d'un fantasme qui nourrit autant son excitation que son angoisse : sur la scène, il y a trois personnages, sa compagne, un ami « fort en gueule » et lui-même. Le trio fait l'amour, il se contente de la fellation quand l'autre dispose de l'essentiel. Ce fantasme, dont il craint le surgissement à l'heure de l'acte, ne manque effectivement pas de s'imposer régulièrement à son esprit, entraînant inévitablement une éjaculation précipitée. La scène se tient aussi près que possible de la « scène primitive », ce fantasme le plus souvent très inconscient, que l'analyse arrive au mieux à reconstruire et qui réunit sexuellement la mère, le père et l'enfant. Ce n'est pas seulement la proximité de l'objet-mère qui paralyse Yves, c'est aussi la concurrence virile difficile à soutenir avec le père, en même temps que la menace (/désir) d'être utilisé par lui comme une femme. L'éjaculation précoce, héritière de l'énurésie infantile, signe à la fois l'accomplissement de désir et la fuite à toutes jambes devant le péril.

Le fiasco, comme les symptômes proches, est une autopunition, une autocastration. Mais, comme pour la Bérésina, la retraite en désordre est aussi une façon de sauver ce qui peut encore l'être, d'abandonner la partie pour sauver le tout : moins dangereux de défaillir que de pénétrer ou demeurer dans la place. L'angoisse de castration n'est jamais une cause première, elle est elle-même la conséquence d'un désir incestueux serré de trop près. Il arrive pourtant, à l'occasion de fiascos d'un second type, que la castration, son image, soit à la fois cause et conséquence. C'est au moment où l'amante occasionnelle d'un soir, enlevant son soutien-gorge, a découvert deux seins affaissés, que le pénis de Georges les a suivis dans leur chute. C'est en percevant une trop vive rougeur à l'endroit de la vulve de sa partenaire que Léon a battu en retraite. Ce motif, qui tend à confondre sexe féminin et blessure ou cicatrice, à l'image d'un pénis que l'on aurait coupé, fait l'ordinaire de bien des défaites masculines. Mais l'inverse est vrai, quand c'est la vue d'un clitoris proéminent, son étrange concurrence, qui fait perdre les moyens. Sans être infinie, la liste des perceptions dangereuses, toujours associées à un fantasme inconscient, est longue. C'est en respirant une odeur fétide, indice d'une différenciation

imparfaite des orifices anal et génital, qu'Alain a plié bagage.

L'expérience montre qu'il ne suffit pas toujours d'avoir analysé, décomposé le symptôme pour s'en débarrasser. Il disparaît dans un premier temps, pour resurgir un peu plus loin, éventuellement en puisant à une autre source. Tout se passe comme si le chemin somatique, une fois frayé par l'angoisse, demeurerait disponible pour une future angoisse à venir.

La femme dangereuse

Le fantasme a l'âge du mythe d'Ève ou de Pandore, celui d'une femme dont l'incapacité à renoncer à ses désirs entraîne l'homme dans sa chute. Ève est inséparablement *rien*, ou si peu de chose (« L'os surnuméraire de l'homme », Bossuet), et *tout*, celle dont le pouvoir de séduction pousse l'homme hors du paradis, l'entraînant du plaisir à la mort. Le mythe n'exclut pas un certain sol de réalité, il n'est pas difficile de reconnaître derrière la première séductrice de l'humanité la compagne des premiers jours : la mère ne fait pas que nourrir et soigner, elle suscite nombre d'autres sensations corporelles et devient ainsi « la première séductrice de l'enfant. C'est dans ces deux relations (soigner, éveiller au plaisir) que s'enracine la signification unique, incomparable, fixée pour toute la vie de façon inaltérable, de la mère comme objet d'amour, le premier et le plus fort, comme prototype de toutes les relations d'amour ultérieures [1] ». Le fantasme de l'infirmière nue sous la blouse doit beaucoup à cette conjonction des premiers temps. L'idée d'une sauvagerie de la sexualité féminine, excédant à jamais la capacité de l'homme à la combler, est une vue d'enfant. Charles a fait un rêve, il est avec une « star du porno », on lui tend un préservatif, mais il est beaucoup trop grand pour lui... C'est le même qui dit avec humour sa crainte de rencontrer un jour une femme-fontaine dans laquelle se noierait son « petit bateau ». « La jouissance d'Edwarda, fontaine d'eaux vives, coulant en elle à fendre le cœur, se prolongeait de manière insolite : le flot de volupté n'arrêtait pas de glorifier son être, de faire sa nudité plus nue, son impudeur plus honteuse » (Georges Bataille) [2].

Tirésias détient les clés du mystère. Disputant des plaisirs respectifs de l'homme et de la femme, Zeus et Héra s'en remettent à Tirésias que les aventures ont conduit à être tour à tour homme et femme. Si la jouissance se divise en dix parties, dit le devin, la femme en a neuf, l'homme une seule. Quelques millénaires plus tard, la même idée est partagée par Alban, après que sa compagne lui eut clairement donné à entendre qu'elle n'a rien contre un jeu sexuel où il ne serait pas le seul homme sur la scène.

Ce qui est plus étrange, c'est que le psychanalyste, dont on attendrait l'analyse du fantasme, puisse lui-même faire *théorie* de la féminité à partir de cette représentation d'une jouissance démesurée : « Je crois à

la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus », écrit Lacan, une jouissance au-delà du phallus [3]. Le *credo* est d'autant plus saisissant qu'il est formulé en même temps que sont évoqués les écrits des grandes mystiques. Seul Dieu bande à la mesure sexuelle d'une femme. Derrière l'extase de sainte Thérèse d'Avila, on devine les orgasmes de Messaline qui, « lassée d'adultères trop faciles, se sentait portée vers des plaisirs inconnus » (Tacite).

Du danger d'être noyé à celui d'être châtré, le raccourci est volontiers emprunté. Parmi les fantasmes qui transforment l'angoisse devant la démesure en peur de la castration, il y a celui du vagin denté qui confond bouche et vagin, et condense désir féminin et désir cannibale. Fantasme de l'homme auquel la femme donne parfois quelque consistance, quand elle réussit à faire sphincter de lèvres qui anatomiquement ne le sont pas, et à retenir l'objet du désir le temps d'un *penis captivus*. À moins que la même, ou sa sœur, Méduse ou Baûbo, ne provoque délibérément le fiasco par une exhibition provocante. Nul doute que la géniale trouvaille des distributeurs français d'intituler le film de Spielberg (*Jaws*), « Les dents de la mer », a largement contribué au succès de l'ouvrage. L'horreur fascine autant qu'elle fait fuir ; Michel Leiris, encore, exprime à travers la description qu'il fait de la *Judith* peinte par Cranach, ce mélange d'effroi et de jouissance devant un acte (sexuel) où l'extrême plaisir le dispute à la destruction : « Judith placide et ne paraissant déjà plus songer à la boule barbue qu'elle tient à la main comme un bourgeon phallique qu'elle aurait pu couper rien qu'en serrant ses basses lèvres au moment où les écluses d'Holopherne s'ouvraient ou encore que, ogresse en plein délire, elle aurait détaché du gros membre de l'homme aviné d'un soudain coup de dents. » [4]. Quand plus rien ne distingue faire l'amour et s'entre-déchirer...

Le rabaissement de la femme

Chienne au lit, pas chienne dans la vie ! » Alexis a le sens des formules. Celle-ci gouverne sa vie sexuelle et amoureuse, avec les unes, amantes d'un soir ou de quelques mois, il s'accorde une sexualité brutale, dans les mots et les pensées, sinon dans les gestes ; avec l'autre, sa femme, la contrainte par corps est réduite au minimum conjugal. Ce partage dans la vie d'Alexis illustre, sans que le passage du temps ait bougé une virgule, le texte classique de Freud de 1912 sur cette figure particulière de la sexualité masculine : « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse. » [1] « Classique », surtout parce qu'il cherche à définir une position générique propre à la sexualité des hommes : « Là où ils aiment ils ne désirent pas, là où ils désirent ils ne peuvent aimer. » Pauvres hommes, décidément réduits à conduire leur vie sexuelle au rythme d'une logique tristement binaire : à l'une la tendresse, aux autres la sensualité. Le romancier ne raconte pas autre chose, à l'image de Kundera et de son héros Tomas, dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être* : « Coucher avec une femme et dormir avec elle, voilà deux passions non seulement différentes mais presque contradictoires. L'amour ne se manifeste pas par le désir de faire l'amour (ce désir s'applique à une innombrable multitude de femmes) mais par le désir du sommeil partagé (ce désir-là ne concerne qu'une seule femme). »

Freud en est convaincu, faire coïncider à l'endroit d'une même femme « la plus haute estimation psychique » et « le plus haut degré de l'état amoureux sensuel » est un exploit, sinon hors de portée, en tout cas rarement réalisé par « l'homme de la culture ». La solution la plus ordinaire consiste donc à diviser, à cliver ce que l'on ne supporte pas de voir réunis. Avec l'une, la « très chère », l'activité sexuelle est « capricieuse, facile à perturber, souvent incorrecte dans son exécution, pauvre en jouissance ». Sinistre programme de la vie maritale... Avec l'autre, la *Nana*, « la sensualité peut s'exprimer librement, aboutissant à des performances sexuelles significatives et à un plaisir élevé ». Mais à quel prix, celui d'un « rabaissement psychique », seul à permettre « une vie amoureuse peu raffinée ».

Jules est frère d'Alexis, lui aussi cède volontiers au rabaissement, mais en forçant sur les extrêmes. Sa manière est au fond très chrétienne, celle qui invente d'un côté la Vierge Marie et de l'autre accentue la

sexualisation du péché originel et assimile la femme (« la porte du Diable ») à la chute. Ce qui était vrai hier – Freud souligne le lien entre la naissance de l'ascétisme chrétien et la décadence de l'Empire romain – l'est pour les religions d'aujourd'hui, nul doute que la montée des intégrismes dans les pays musulmans profite au maximum de la diffusion de la pornographie sur Internet. C'est un même homme qui voile sa femme le jour et s'agite en regardant « Chiennes en chaleur » la nuit.

Nulle religiosité chez Jules, mais un fort penchant à l'idéalisation. Plus la femme lui paraît « inaccessible », moins il s'accorde de chance à pouvoir la conquérir, plus elle a de prix à ses yeux. L'entreprise peut mobiliser tout son temps, il ne s'épargne aucun effort, parfois pour triompher, d'autres fois pour échouer. À l'inverse, les femmes qui « présentent leur croupe dès le premier verre » n'ont droit qu'à son mépris et entraînent son désintérêt immédiat.

L'aporie d'un désir ainsi construit et du fantasme qui le sous-tend, c'est qu'une femme « inaccessible » une fois conquise perd par la même occasion sa qualité première, celle qui fait sa séduction, et se trouve rapidement menacée de descendre dans l'autre catégorie. Un jour Madone, le lendemain (après la nuit) putain. « Les femmes ne gagnent pas à être connues », on croirait la formule de Jules sortie du Livre des Rois. Inversement, celle qui échappe et demeure hors de portée conserve intacte son aura, et se rapproche de Celle, première d'entre toutes les femmes, dont l'amour fera toujours défaut et qui manque à jamais.

Freud n'a guère de peine à montrer que derrière cette division/exclusion des partenaires de la vie amoureuse et sexuelle se cachent (mal) le premier de tous les amours et le clivage dont il est l'objet sur la scène inconsciente du fantasme : « La Maman et la Putain » [2]. Pour entendre le mot « putain », il faut le dissocier de l'image vénale. La putain du fantasme est une femme dont on se croyait le seul aimé, au moins le préféré, jusqu'à ce que l'on découvre qu'elle partage la couche d'un autre homme (le père)... tous les soirs, dans la chambre d'à côté. Le fantasme de scène primitive, dont celui du rabaissement est dérivé, aggrave encore le contentieux, qui rappelle à tout un chacun qu'il est né d'une trahison maternelle, une *nuit sexuelle* [3].

Jules parcourt le chemin qui mène de l'idéalisation au rabaissement avec une particulière célérité, le temps qu'il faut pour regarder tour à tour l'avvers et le revers de la même médaille. Rabaissement... Le mot évoque une dépréciation de la valeur, un ravalement, mais il faut aussi l'entendre au sens propre : le rabaissement c'est en « bas ». Le

fantasme sous-jacent, avilir l'ancienne idole, n'est jamais aussi accompli que lorsque la femme se courbe, que sa position la bestialise et que l'orifice pénétré demeure incertain, vagin ou anus. La sodomie, si biblique, a une puissance de souillure que le coït n'a pas. La force imaginaire du mot « salope », éventuellement sollicité pendant l'acte, lui doit beaucoup. Le mot « putain », lui-même dérivé du latin *putidus* (puant, pourri, sale), puise à la même source.

Les voies du fantasme sont, sinon impénétrables, en tout cas ennemies de la ligne droite. Romain revient de loin, notamment d'une dépendance aux plus lourdes addictions. L'un des remèdes par lui inventés pour sortir de l'ornière concerne les modalités particulières de sa vie sexuelle. Il pratique le rabaissement à l'envers. Son activité se déroule pour l'essentiel en compagnie de prostituées, mais pas n'importe lesquelles. La seule putain qui l'intéresse est celle capable de jouer à la « maman », le prendre chaleureusement dans ses bras, le cajoler, le bisouter, lui « titiller » le pénis...

La figure du « rabaissement » a le mérite de souligner l'hiatus entre le mouvement de l'histoire, les transformations sociales, les déplacements culturels et l'atemporalité de l'inconscient. Peut-être y a-t-il aujourd'hui davantage d'hommes capables de « sauter et d'adorer » une même femme, la leur, même si la statistique est difficile à établir. Parce que les mots du sexe, y compris les plus crus, se sont installés dans la langue commune, il est aujourd'hui possible à certains, comme à James Joyce hier, d'écrire à leur femme : « Ma douce petite pute Nora. » Mais le changement des comportements sexuels n'est en rien l'assurance d'une modification du fantasme lui-même, il signe seulement (et c'est beaucoup) la capacité d'en jouer et pas simplement de s'y soumettre. Les femmes ont changé, les hommes non... la formule est expéditive et inévitablement inexacte, cela ne diminue pas sa part de vérité. Jules comme Alexis sont politiquement des hommes de leur temps et ils voteraient, sans hésiter, toute loi soutenant la parité entre les hommes et les femmes. Mais l'inconscient n'est pas paritaire. Pas seulement celui des hommes il est vrai... Barbara est une femme de tête, les hommes du conseil d'administration qu'elle préside ont régulièrement l'occasion de s'en apercevoir. Mais rien ne l'excite autant qu'un amant qui prononce avant la pénétration la phrase qu'elle lui dicte : « Je vais te remplir la chatte. » Encore mieux quand il égrène le florilège des mots qui humilient. Que derrière cette attente puisse s'entendre une identification à « l'agresseur », et donc une communauté de fantasme avec « le plus général des rabaissements », rappelle que les hommes et les femmes habitent la même planète.

Entre hommes

Guy s'efforce de fixer chaque image, celles du déshabillage, notamment du dernier vêtement, l'instant qui précède la pénétration... tout cela dans la perspective du meilleur moment, celui où il fera le récit de la scène à son groupe de copains.

De l'échange verbal à l'échange tout court, il n'y a qu'un pas que les hommes volontiers franchissent. Pourvu en femmes par Sutton Sharpe lors de son passage à Londres, Mérimée est tout disposé à lui rendre la pareille : « J'ai une grande femme, aussi grande que moi, fort belle d'ailleurs, aimable et bon enfant. Je voudrais vous la passer pour que vous lui fassiez un sort. J'avais aussi une Espagnole réfugiée qui ferait votre affaire. Je la retrouverai si la grande ne vous plaît pas. » [1].

Dans une nouvelle intitulée « Le verrou » [2], Maupassant décrit l'un de ces groupes d'hommes, des amis de toujours qui se retrouvent autour d'un verre ou d'un dîner, et racontent leur dernière conquête. Deux hommes (et plus) parlent d'une femme, la possèdent par le verbe... encore une variante de la scène primitive et de son inévitable trio, où cette fois l'amour entre hommes le dispute au désir pour la femme. Le mépris, la misogynie sont explicites, tout autant que la fixation à l'objet de haine : « à force de mépriser les femmes, ils ne pensaient qu'à elles, ne vivaient que pour elles, tendaient vers elles tous leurs efforts, tous leurs désirs ». Toute la subtilité de Maupassant consiste à remonter à la source de cette solidarité masculine bruyante. « Finis de blaguer », dit l'un d'eux, « je vais vous raconter la première aventure de ma vie, ma première chute dans les bras d'une femme ». Si ce n'était la mère, c'était donc son amie ; sinon la première séductrice, au moins la seconde.

Le groupe des hommes se venge, il venge l'enfant séduit et trompé que chacun fut en son temps ; le récit tient toujours de la conquête, souvent de l'humiliation infligée. La femme est un ennemi vaincu, et le plaisir est d'autant plus grand qu'elle est celle d'un ami (« de préférence des plus intimes ») ; un ami autre, non membre du groupe... jusqu'à ce que la trahison commette un pas de plus. L'amour entre hommes est le socle et le vecteur du groupe comme du récit, mais cet amour défend, il protège, un amour qui n'est lui-même que réactif : derrière la femme rabaissée, on devine Agrippine ou Phèdre, derrière l'amour entre hommes le premier de tous les amours. Derrière

le traître, le trahi. Derrière la mère, la putain. « Une de perdue, dix de retrouvées », le déséquilibre des chiffres est l'indice du mépris, mais celui-ci ne fait jamais que masquer sur un mode fanfaron que *Une* est à jamais perdue. La polygamie, que l'on prête volontiers à la « nature » sexuelle des hommes, est l'envers d'une unité (paradis ?) définitivement disparue.

L'échangisme associe autant les femmes que les hommes... il est pourtant probable que c'est un fantasme d'homme qui préside le plus profondément au dispositif : voire sa compagne se faire « baiser » par un autre ; et sa variante inversée : « baiser » la femme d'un autre sous ses yeux. De l'impuissance de l'enfant à sa vengeance après coup. Les viols de guerre, qui contraignent le mari, l'ennemi, à assister, impuissant, au saccage de sa femme, puisent aux mêmes ingrédients – les *frères ennemis* des Balkans ont abusé du procédé.

Rien d'étonnant si ce qui nourrit l'inconscient des hommes régule aussi discrètement la vie sociale. Lévi-Strauss a montré, dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, que les systèmes de parenté traditionnels reposent sur l'alliance, sur l'échange du membre d'un groupe contre un autre, et que ce sont toujours les hommes, y compris dans les sociétés matrilineaires, qui échangent les femmes.

Le retour au nid

Le rabaissement de la femme n'est pas étranger à Armand – l'inconscient ignore la contradiction, plusieurs pièces se jouent sur la même scène psychique, « Je » est plusieurs autres –, mais ce n'est pas la figure prévalente, celle autour de laquelle s'organise sa vie psychosexuelle. Il s'interroge, quel mot convient le mieux s'il s'agit de nommer le sexe de la femme : « Chatte, n'en parlons pas, même le mot sexe ne convient pas... plutôt... nid. » Chaque homme voit le sexe féminin à sa porte, celle que le fantasme entrouvre et que le refoulement s'efforce de tenir close. Aux oreilles d'Armand, « chatte » sonne trop animal, trop sauvage ; « sexe », trop coupant, *sexionnant*. Quand le *nid* rappelle opportunément que « zizi » dérive de « zozio ». Le pénis est un enfant en quête de chaleur et de protection.

« Il arrive souvent que les hommes névrosés déclarent que l'organe génital féminin est pour eux quelque chose d'inquiétant », écrit Freud. Il poursuit : « Or, cet inquiétant est ce qui donne accès à l'ancien pays natal de l'enfant des hommes, à ce lieu-là dans lequel chacun a séjourné jadis et d'abord... L'inquiétant est aussi le chez-soi d'autrefois, l'anciennement familier. » [1]. Armand ne dit rien d'autre, en trois mots, il condense l'épouvante, l'angoisse et la quiétude. L'animalité de « chatte » impose l'image effrayante d'une féminité qui sort ses griffes, avide et dévorante, particulièrement dangereuse pour le « petit oiseau ». La lame du « sexe » provoque instantanément l'angoisse de castration. Quand la douceur du « nid » promet la chaleur des retrouvailles, la quiétude du comme-chez-soi ; *come back home*. En une occasion, alors qu'il évoque l'accès à la genitalité, Freud désigne le vagin comme le « *Herberge des Penis* » [2] ; *Herberge* c'est le gîte, le logis, pourquoi pas l'auberge... ou le nid d'amour.

« Chatte, sexe, nid » portent tous les trois les traces de l'infantile, mais pas le même. Le premier est un mot-sexe, un mot-chose qui rend immédiatement présent ce qu'il nomme, un mot qui est déjà un *acte*, presque un viol. Armand ne le prononce que du bout des lèvres, celles d'un enfant qui ne pourra jamais répondre à l'exigence maternelle de satisfaction.

« Sexe » coupe court, il interdit. L'angoisse ne demande qu'à suivre, il se peut cependant qu'elle vaille mieux que l'épouvante. La « chatte » fait disparaître le pénis, le « sexe » le tient à distance respectueuse.

« Nid »... le mot le plus doux, le plus douillet, est sans doute des trois le plus régressif, celui qui remonte le plus loin en arrière, à l'heure où sexe et ventre ne faisaient qu'un, quand le nouveau-né repu s'endormait au creux des *nichons*. L'un des fantasmes d'Armand est d'éjaculer entre deux seins serrés autour de son pénis, dans une continuité imaginaire de la verge et de l'enfant, du sperme et du lait. Ferenczi, qui a eu parfois un peu de mal à distinguer site analytique et nid d'amour – de la sollicitude maternante à la « technique » du baiser –, a proposé une théorie de la génitalité dans laquelle le coït se confond avec le retour au pays natal. Étape ultime du « développement » sexuel, l'acte génital ne serait au fond qu'une façon de revenir au point de départ, de réintégrer la première demeure, en partie si ce n'est en tout, une manière d'effacer la plus primitive de toutes les séparations, de triompher enfin du trauma de la naissance [3]. « *Liebe ist Heimweh*, l'amour est le mal du pays », Joyce écrit à Nora : « Mon corps pénétrera bientôt le tien, ô si seulement mon âme pouvait faire de même ! Ô si je pouvais me blottir dans ton ventre comme un enfant né de ta chair et de ton sang, être nourri de ton sang, dormir dans la chaude obscurité de ton corps ! »

Il est possible qu'une telle disposition fantasmatique soit le meilleur allié du *cunnilingus*. Certes, celui-ci est entièrement tourné vers le plaisir de la femme, mais la meilleure garantie d'expression de celui-ci est encore que l'homme y prenne sa part, au lieu de s'en tenir au simple échange de services. Dans le *cunnilingus*, la tête de l'homme, la tête la première, parcourt en sens inverse la traversée des origines.

La fille de 20 ans

« *Au milieu du chemin de notre vie*

Je me retrouvai par une forêt obscure... »

L'enfer de Dante, ou celui du démon de midi, est aussi celui de Fabio. La femme qu'il désire, celle qu'il aime, au moins pour un temps, a 20 ans. Elle a *toujours* 20 ans – Béatrice aussi, l'héroïne de la *Divine Comédie*, qui est morte à 24 –, même si ce chiffre est d'abord une image, celle d'une jeunesse au plus beau d'elle-même, et qu'il s'accommode d'une approximation chiffrée. Fabio n'est pas à un an près. Son drame est d'une simplicité arithmétique, chaque année il prend un an de plus, « elle » non. Le fossé se creuse, le franchir lui demande toujours un peu plus d'efforts, en stratégie, en moyens, en temps... Combien de temps fera-t-il encore illusion, autant auprès d'« elle » qu'à ses propres yeux ?

Sans surprise, les premiers pas de l'analyse nous avaient conduits du côté de la castration et de son angoisse. La phallus-girl dans ses bras, ou à ses côtés, prouvait à Fabio (et aux autres) sa puissance intacte, son pouvoir de séduction inentamé.

Dans un passage des *Trois Essais*, qui fleure bon les amours bourgeoises du xix^e siècle, Freud évoque le goût des « habiles séducteurs » pour les « jeunes femmes incultes ». Le double écart, d'âge et de classe sociale, rapproche le couple de celui de Pygmalion et de Galatée, mais aussi de l'adulte et de l'enfant, nourrissant le fantasme d'une femme *créée* plus encore qu'aimée. Ce que Fabio aime chez ses jeunes conquêtes, c'est leur malléabilité, leur disponibilité à venir occuper la place que le fantasme de l'homme leur désigne, ce sentiment qu'elles ont « tout à apprendre »... de lui. On songe bien sûr au rêve incestueux d'un père initiant sa fille à la sexualité – revendication que la liberté de parole de Mai 1968 a permis un temps d'entendre ouvertement prônée ici et là. L'excitation quasi générique provoquée chez les hommes par les jeunes filles tout juste en fleur s'alimente à un fantasme de démiurge : éveiller, donner naissance à la vie sexuelle, sinon à la vie tout court. La réalité psychique fait rarement simple, il n'est pas rare de deviner, derrière la figure du père, l'identification à la mère, à celle qui a séduit (et créé) en tout bien tout honneur.

Ce sont des considérations de Fabio sur la peau qui nous menèrent plus avant, plus obscurément sur une autre piste, où la mort le dispute au sexe. La fille de 20 ans a une peau de lait, « elle avait la peau la plus délicate, la plus délicieuse au toucher, la plus blanche au regard, la plus parfumée ; elle était jeune et dans sa fleur » [1] (Balzac). Fabio connaît tous les mots du nuancier, disserte volontiers sur la diversité des « grains », varie les couleurs et les touchers ; « soyeux » est le mot le plus caressé. Mais la détermination principale est négative : *la fille de vingt ans n'a pas une ride*. C'est même ce qui la définit le plus profondément : une « fille-de-vingt-ans », c'est une femme avant la première ride, avant le premier signe du temps.

La peau est un lieu privilégié de l'érotique narcissique, pour le plus grand profit d'une industrie esthétique – qui ne concerne plus seulement les femmes – chargée d'effacer les outrages. La peau de la fille de 20 ans est d'abord un miroir, elle renvoie à Fabio-Narcisse un reflet qui lui permet de croire... que le temps ne passe pas, que l'heure n'est pas venue, que demain sera comme hier, qu'il n'y a pas de différence entre être et avoir été.

L'érection inventive

Chez celui qui n'est point blasé, le seul contact de la personne aimée, le sentiment de sa chair, de sa chaleur, la vue charmante et toujours nouvelle de ce qu'on a vu mille fois, ces chastes privautés, les occasions continuelles d'assister aux moments cachés, aux toilettes, aux fonctions obligées de la nature, tout cela, à chaque instant, tire des étincelles. C'est l'assaisonnement de la vie, le sucre et le sel, bien plus, son pénétrant parfum, dont elle est comme enchantée. C'est la source inépuisable des rajeunissements imprévus, des réveils dans la langueur, des oublis dans la fatigue. Pour le *sursum corda* et l'érection inventive, il suffit que le matin je l'aie baisée au sein, aux reins ou au pied. » [1]. Mieux que son livre sur *L'Amour*, très édulcoré, le *Journal* de Michelet illustre la rencontre accomplie de l'amour et de la sexualité. Depuis Ovide, au moins, il n'est pas douteux que l'exploit est réalisable et qu'il a pour condition l'existence psychique et sexuelle de l'autre, de la femme : « Que la femme sente le plaisir de Vénus l'abatte jusqu'au plus profond de son être, et que la jouissance soit égale pour son amant et pour elle ! » Le rabaissement de la femme, et par extension toute pratique sexuelle qui ne demande à la partenaire qu'à venir répondre à l'endroit où le fantasme la convoque, est négligent du plaisir féminin : « Baiser avec énergie, sans se soucier d'autre chose que de bien jouir. » [2]. Et quand bien même l'homme guetterait dans les yeux, ou les gémissements, la jouissance qu'il « inflige », c'est au profit narcissique de sa virilité confirmée. Moqué par Marie Dorval, Vigny se console en notant dans son journal le compliment d'une autre de ses maîtresses, Julia : « Tu es un Hercule. »

Tant que le seul fantasme de l'homme règne en maître sur la scène sexuelle, l'objet n'est qu'un objet – « Moins on a d'amour, mieux on fout » –, volontiers interchangeable, alors que le temps long vécu avec « la même » court le risque de l'altérité, de voir surgir les attentes d'une autre psyché, et donc de troubler le programme à l'identique que le fantasme se fixe. La soi-disant « nature » polygame des hommes n'est pas seulement la conséquence d'une pulsion qui n'a d'autre but que la satisfaction, elle est aussi le corrélat d'une sexualité qui s'évite la rencontre toujours dangereuse avec *l'autre* sexe. En revanche, « chez celui qui n'est point blasé », pour qui la durée n'est pas l'adversaire de la nouveauté, *l'érection inventive* découvre ce qu'elle a déjà vu mille fois. Bonaparte écrit à Joséphine : « je t'envoie mille baisers, plus bas,

bien plus bas que le cœur, du côté de la forêt noire. » C'est toute la différence entre un sexe féminin, sexe par défaut (il lui manque quelque chose), ou simple fourreau (*vagina*) pour le pénis, et un *dark continent* ; le mot est de l'explorateur Stanley pour évoquer la mystérieuse et dangereuse forêt équatoriale africaine, il est repris par Freud un jour où celui-ci prenait la mesure du caractère restrictif et appauvrissant de la seule logique phallique. L'érection inventive n'en a jamais fini de découvrir le même territoire, d'en approfondir la connaissance, à la différence de celle qui ne bande que pour ce qu'elle connaît et impose, se contentant d'une brève visite en passant. L'une est tendue vers ce qu'elle ignore, relation d'inconnu, l'autre ne dépasse pas les bornes qu'elle s'est fixées.

On devine, à suivre ce raisonnement, que l'accent de l'idéalisation, jamais absent dès que l'amour s'en mêle, risque de masquer la part violente, subversive, pourtant toujours présente, de la sexualité. La psychanalyse elle-même, avec son « primat de la génitalité », n'a pas échappé à cette pente normative et hiérarchisante. Les journaux intimes, à l'image de celui de Michelet, ou les « chaudes » correspondances, celles qui conjuguent avec force l'amour et le sexe, sur un mode explicite ou plus allusif, évoquent davantage la polymorphie (infantile) d'une sexualité qui fait tout, voit tout et voyage à l'étranger, qu'une sexualité de synthèse qui aurait rétabli le bon ordre des choses.

C'est évidemment un paradoxe de penser que sous la conformité culturelle millénaire, celle qui fait du couple homme-femme l'unité de base de la reproduction de l'ordre social, puisse se loger tout autre chose... Le couple social homme-femme est l'ordinaire, la rencontre amoureuse et sexuelle de l'un et de l'autre n'est évidemment pas l'exception, elle n'en suppose pas moins la construction d'une complexité psychique instable, très éloignée de la règle. Les paroles d'hommes et de femmes sur le divan ne cessent d'en confirmer la fragilité et la violence potentielle – les couples homosexuels ont bien souvent aujourd'hui une stabilité que les couples hétérosexuels n'ont pas, le mariage est devenu leur affaire. En un temps où l'idée même de s'attarder à la prise en compte du plaisir féminin relevait de l'incongruité et appelait l'opprobre, les écrits d'Ovide étaient un défi à l'ordre établi. « Ce qui scandalisa dans les trois livres érotiques d'Ovide (*Amours*, *Art d'aimer*, *Héroïdes*), écrit Pascal Quignard, c'est l'idée de réciprocité, l'idée de mélanger fidélité et plaisir, matronat et éros, généalogie et sensualité. » [3]. Le poète paya cher cette façon inattendue de transgresser l'interdit majeur, la relégation par Auguste sur les rives du Danube et la mort solitaire après dix-huit ans d'exil en furent le prix douloureux.

C'est encore Freud qui tient en la matière le discours le moins conformiste qui soit, si éloigné de ce familialisme auquel Deleuze a voulu le réduire, ou de la direction de conscience à quoi Foucault a cherché à l'assimiler. La note d'idéalisation qui gît au sein de tout amour emporte les pensées vers le haut et menace de rétablir le clivage, le même auquel se livre le fantasme du rabaissement, mais vu de l'autre côté, côté cœur et non plus côté cul. En un mot étonnant, Michelet illustre la conciliation du tendre et du sexuel, quand il évoque la scène d'amour qui vient d'avoir lieu avec sa femme : « le jet de tendresse que je mis en elle ». Tel est bien l'enjeu, tenir ensemble les courants tendre et sensuel/sexuel. Freud, posant la question à partir du point de vue de la sexualité masculine, fait l'hypothèse que pour réussir pareil « exploit », il faut à l'homme avoir « surmonté le respect pour la femme ». Cet énoncé lui coûte, il multiplie les précautions oratoires : « Cela semble peu agréable et qui plus est paradoxal, mais il faut pourtant dire... » Passé ces réticences, ce n'est rien moins qu'un programme « incestueux » que Freud esquisse : pour « devenir vraiment libre et de ce fait aussi heureux, (l'homme) doit avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur » [4]. La maman (ou la sœur) et la putain ne font qu'une. Ne pouvoir psychiquement le supporter conduit au clivage, à l'exclusion des deux figures et au partage des femmes : à l'une la tendresse (dormir), aux autres la sensualité (coucher). L'amour sensuel/sexuel se nourrit des mêmes ingrédients que le fantasme du rabaissement, seulement, il les conjugue autrement et, surtout, il laisse le jeu plus ouvert, d'abord sur l'inconscient de l'autre. Que « putain » (et ses équivalents) puisse être à la fois l'aiguillon de l'excitation et un petit mot doux est un exploit sémantique qui n'est pas à la portée du premier couple venu. Le « respect » signe le refoulement des amours incestueuses et la religiosité devant le premier objet, quand l'irrespect, le franchissement des digues, l'exploration des zones interdites retrouvent l'intensité des premières amours. Michelet, encore, et son plaisir à confondre dans *l'immolation*, la Vierge et la « jouisseuse famélique », à rapprocher le culte et la profanation : « Je ne lui (Athénaïs, sa femme) cachai pas hier que j'avais noté, précisé, caractérisé chacun des moments divins que j'avais eus en elle, tous variés, ou sublimes, ou profonds, ou puissamment magnétiques, avec un sentiment chaud, doux, tendre, charmant du trésor vivant où j'entre. Sa douceur, sa docilité, sa modestie ravissante et ses petites hontes dans mes exigences trop grandes y ajoutent, à certains jours, mes vifs aiguillons. La honte pare infiniment une jeune femme, surtout le contraste d'une vierge (on peut la nommer telle) qui ne s'en dévoue pas moins à subir les jouissances avides, friandes et faméliques d'un amour insatiable.

Jouissances, à vrai dire, sans fond, parce qu'on y sent la valeur d'une personne inestimable et l'inestimable prix de l'immolation, de la pudeur souffrante, pudeur qui se sacrifie par tendresse et *veut* se sacrifier. » [5]. Les mots sont certes ceux d'une *libido dominandi*, mais encore une fois l'égalité est inconnue de l'inconscient, cette part vive qui anime la réunion de l'amour et de la sexualité. Domination, soumission sont autant de plaisirs, la plasticité, dont la variété des positions est la plus simple expression, permet d'inventer bien des distributions de rôles.

Michelet, une dernière fois (le 26 septembre 1858), pour le plaisir, et parce qu'en une formule et une métaphore il saisit mieux qu'un long commentaire la condensation des premières amours et des amours adultes, de la mère et de la putain, de la tendresse et de la plus violente sensualité, de l'adoration et du viol. C'est un moment de promenade au bord de la mer, un jour « la grande marée, la mer furieuse : elle a tout cassé la nuit », et le lendemain « la mer rimée, mais en petites rimes, fatiguée de la grande improvisation ». La promenade fait son dernier pas : « La mer, le con de ma femme : mes deux infinis. »

Adolescence

Le camp de vacances (mixte) dont il revient a fourni à Iago les ingrédients de son fantasme du jour. Il est le moniteur d'un groupe de filles de 15-16 ans – c'est aussi son âge, mais la liberté du fantasme ne s'embarrasse pas de détails. C'est elles qui lui proposent de jouer à colin-maillard, il aura les yeux bandés (!) et devra courir après elles pour les attraper. Une particularité, elles seront toutes *topless* et c'est uniquement en leur tâtant les seins qu'il devra deviner le prénom de chacune. Dans une variante imaginée quelques semaines plus tard, elles finissent par lui sauter dessus, l'attacher à un poteau, le dénuder et s'empaler chacune son tour sur son Totem infatigable et invincible.

Elles ont toutes des seins, elles ont toutes des chattes... Toutes... en chaque adolescent (ou presque) veille un sultan, maître et possesseur du harem. La puberté ajoutée aux braises de la sexualité infantile met le feu à la vie libidinale. L'émotion des premières érections le dispute à l'étonnement devant ce miracle qui dément les lois de la pesanteur. C'est au *grimper* à la corde que Iago avait ressenti les signes d'une première éjaculation. Il avait fallu le rappel du prof de gym (« Bon, tu redescends maintenant ») pour qu'il se ressaisisse. La masturbation ne demande qu'à suivre, bientôt quotidienne, parfois compulsive. Cette histoire commune n'est pourtant pas l'histoire de tous. Il arrive que l'excitation et l'émerveillement le cèdent à l'angoisse, voire à la dépersonnalisation, quand l'érection du pénis est plus source d'inquiétante étrangeté que de fierté. La puberté ne change pas que le sexe, elle transforme le visage, la voix, la peau, c'est comme de changer d'enveloppe. Le poil dont se félicitent les uns fait l'horreur des autres. La puberté éclôt sur fond d'une histoire déjà longue, son effraction, le trauma qu'elle est toujours au moins *a minima*, suppose pour être élaboré, intégré, une tranquillité narcissique suffisante, tant le tracé des frontières du moi est bougé par la métamorphose.

La pornographie ajoute à la brutalité du moment. Il n'y a pas si longtemps encore l'adolescent en était réduit aux pages sous-vêtements du catalogue de *La Redoute*– Raphaël, un homme dans la quarantaine, se souvient que ses masturbations se terminaient en trouant d'une même poussée la culotte et la page. Internet impose sans détour les images d'une sexualité sans limites. Loin de faciliter l'initiation, cette immédiateté du plaisir et de la satisfaction court-

circuite le fantasme, porte atteinte à l'imaginaire et contribue bien sûr d'autant à l'identification de la fille à la pute. Raoul, un adolescent d'aujourd'hui, en est convaincu : « Elles ne demandent qu'à sucer et à se faire défoncer », outrance verbale en complet décalage avec sa timidité balbutiante dès qu'il est en présence d'une fille.

L'heure de l'adolescence, le fantasme qui se déroule sous les yeux, révèle le plus souvent la nature du choix sexuel, y compris lorsque le choix est bisexuel, qu'il s'adresse aux deux. Quand bien même le penchant pour les filles ne fait pas de doute, une zone d'hésitation demeure, inséparable de la plasticité des identifications. Souvent plus facile de parler *des* filles (entre copains), que de parler *aux* filles. Frédéric ne les quitte pas des yeux, mais c'est pourtant un fantasme « contraire » qui lui complique la vie : il est angoissé à l'idée d'aller seul au collège, de marcher dans les rues... Sa peur a un nom, « une racaille », et cette racaille ne tient qu'à un signe : une casquette vissée sur la tête à l'envers. Le garçon porteur peut bien être plus petit que lui et ne lui prêter aucune attention, rien n'y fait, la peur le saisit aux tripes. Derrière le motif conscient, le racket, se devine sans difficulté la peur de l'agression sexuelle, le fantasme féminin d'être violé(e).

Un adolescent, ça n'existe pas tout seul, il a généralement une mère et un père. Pour ces derniers aussi, les enjeux inconscients ne manquent pas, et cela fait une différence sensible selon que l'accueil du fils dans son nouvel état gratifie ou heurte le parent. Du père réjoui par la solidarité virile à celui qui moque le « gringalet », les relations père-fils parcourent toute la gamme des possibles, de la complicité sur le dos des femmes à l'activisme castrateur en passant par la rivalité envieuse.

Entre la mère et le fils, les choses non plus ne sont pas simples, depuis celle qui pousse à la conquête à celle qui ne se fait pas à l'idée de ne plus être la première, et prend un douloureux « coup de vieux ». S'y ajoute souvent un élément original qui touche à l'intimité. À l'adolescence, la porte de la chambre (pas seulement de la salle de bains) se ferme. L'autonomie psychique est à ce prix, sauf que ce devenir-homme fait à bien des mères une violence qu'elles ne parviennent pas à garder pour elles-mêmes. Michel en avait assez des « flottants » que sa mère lui choisissait en guise de shorts. Il se fit plaisir en achetant un short seyant, mettant particulièrement en valeur le nouvel attribut dont il était si fier. De retour du collège, entrant dans sa chambre, il découvrit son short revu et corrigé, étalé sur le lit, soigneusement découpé à l'endroit du sexe.

Dans son récit autobiographique, *L'Avenir dure longtemps*, Louis

Althusser décrit une violence, une intrusion maternelle qui dépasse encore davantage les bornes. « J'allais sur mes 13 ans. Depuis quelques semaines j'observe avec une intense satisfaction que la nuit de vifs et brûlants désirs me viennent de mon sexe, suivis d'un agréable apaisement – et le matin de larges taches opaques sur mes draps. Ai-je su qu'il s'agissait de pollutions nocturnes ? Un matin, m'étant levé comme à l'accoutumée et prenant mon café dans la cuisine, voici que ma mère arrive, grave et solennelle et me dit : "Viens, mon fils." Elle m'entraîne dans ma chambre, me montre du doigt sans les toucher les larges taches opaques... et me déclare : "Maintenant, mon fils, tu es un homme !" Je fus accablé de honte et contre elle d'une insoutenable révolte en moi. Que ma mère se permît de fouiller dans mes propres draps, dans mon intimité la plus reculée, dans le recueil intime de mon corps nu, c'est-à-dire dans le lieu de mon sexe comme elle eût fait dans mon caleçon, entre mes cuisses pour se saisir de mon sexe entre ses mains et le brandir (comme s'il lui appartenait !), elle qui avait tout sexe en horreur... Proprement un viol et une castration. » [1]. Difficile de s'en remettre, l'homme attendra ses 30 ans avant de connaître sa première femme, celle-là même que, quelques décennies plus tard, une nuit de folie, il étouffera sous l'oreiller.

Homosexualités

Si le mot n'est pas la chose, ce que représente le premier n'est pas non plus sans incidence sur la seconde. *Homosexualité*, le mot date de la fin du xixe siècle. Avant il y avait des « sodomites », des « invertis »... et surtout toute une kyrielle de noms d'oiseaux. « La catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée du jour où on l'a caractérisée – le fameux article de Westphal en 1870, sur les “sensations sexuelles contraires” peut valoir comme acte de naissance – moins par un type de relations sexuelles que par une certaine qualité de la sensibilité sexuelle, une certaine manière d'invertir en soi-même le masculin et le féminin. L'homosexualité est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce. » [1]. Éventuellement, une espèce revendiquée, à l'image des mots de Daniel : « Je ne suis pas un homme, je ne suis pas une femme, je suis gay. »

Chez Foucault, notamment sur cette question très personnelle, la critique politique le dispute toujours plus ou moins à l'analyse, au risque d'en brouiller les conclusions. À devenir un objet de science, à se voir désigner, spécifier d'un mot savant, « l'homosexualité » ne cesse évidemment pas de tomber sous le coup du contrôle social, de l'opprobre et de la marginalisation. On peut quand même se demander dans quelle mesure ce passage du biblique (Sodome) au scientifique, du condamner au comprendre, n'est pas le premier pas historique d'une longue évolution, dont la légitimation du mariage homosexuel est le pas le plus actuel, sinon le dernier. La science au xixe siècle n'est pas seule, la littérature lui fait écho : avant Dorian Gray et le baron Charlus, le personnage flamboyant de Vautrin donne à l'homosexuel ses lettres artistiques de noblesse [2], « Homosexualité.... Le procès d'Oscar Wilde (1895) est lui-même susceptible de plusieurs lectures. L'homme sortira brisé de ses années de prison et mourra peu de temps après, mais son plaidoyer pour « l'amour qui n'ose pas dire son nom » lui vaudra un tonnerre d'applaudissements et marquera son temps.

La séquence historique et occidentale du xixe siècle à nos jours est un éclairage indispensable aux représentations de la vie sexuelle des hommes entre eux, mais ce n'est qu'une séquence dans une longue

histoire. Parler « d'homosexualité » (par exemple en référence à l'Antiquité grecque ou romaine) avant la fin du xix^e siècle est au moins un anachronisme, souvent un contresens. « Ni les Grecs ni les Romains n'ont jamais distingué homosexualité et hétérosexualité. Ils distinguaient activité et passivité. Ils opposaient le *phallos* (le *fascinus*) à tous les orifices (les *sprintias*). La pédérastie grecque était un rite d'initiation sociale. » [3]. Par la pédication rituelle – *pedicare*, c'est pénétrer l'anus ; nulle « sodomie » à l'heure grecque, les Grecs ont leurs propres enfers, à chacun ses « démons » – du *pais* (le jeune garçon), le sperme de l'adulte transmettait la virilité à l'enfant. Le verbe grec pour nommer l'acte, *eispein*, est traduit par le latin *inspirare*. « L'aimé se soumet à l'*inspirator*, au citoyen plus âgé, et en reçoit la chasse et la culture, qui se résument toutes les deux dans la guerre. » [4].

Le contresens le plus grossier serait d'en conclure à une liberté de « l'homosexualité antique », grecque ou romaine. Que l'homme libre pénètre la bouche (*irrumare*) ou l'anus d'un esclave, la morale sociale n'y trouve rien à redire. Mais qu'il suce (*fellare*) ou se fasse pénétrer par un autre homme, cette conduite passive lui vaut l'infamie. Qu'Adrien use sexuellement de son esclave, Antinoüs, c'est dans l'ordre du monde, mais qu'il en tombe amoureux et l'Empire vacille. Le vécu des relations sexuelles et amoureuses entre hommes (mais aussi entre hommes et femmes) est inséparable du partage selon le permis et le défendu auquel procède chaque société, chaque culture. Chez les Baruya (Nouvelle-Guinée), étudiés par Maurice Godelier [5], « l'homosexualité » est cantonnée au monde des garçons et des adolescents et à la figure de la « fellation » : l'aîné (qui n'a pas encore eu contact avec le monde des femmes) donne à boire son sperme (première de toutes les substances, principe de vie) au plus jeune. L'enfant qui refuse la semence prend le risque d'être tué. Cette pratique participe de la construction des rapports de pouvoir, elle relève de la contrainte sociale avant d'être un plaisir sexuel.

Dernier exemple, celui des Guayakis (Indiens du Paraguay) décrits par Pierre Clastres [6]. La distinction entre le monde des hommes et celui des femmes est radicale, aux uns la chasse, aux autres la cueillette. L'homme porte un arc (que la femme ne doit pas même toucher), la femme un panier. Ainsi en va-t-il de tous les membres du groupe, sauf un... Il a les cheveux longs comme une femme, il porte le panier et ne touche jamais un arc, il vit comme une coépouse chez l'homme qui l'héberge. Ce mélange d'exclusion et de tolérance (au prix d'une inversion des signes) est pratiqué par d'autres groupes sociaux : longtemps le *makomè* (ma-commère), l'homosexuel dans les sociétés antillaises, a ainsi fait l'objet à la fois de la haine, du mépris et d'une

relative acceptation, sous la condition de parodier la féminité, boa et chaussures à talons. Le personnage de la « grande folle » relève sans doute d'un compromis assez proche. On mesure aujourd'hui, dans un paysage très renouvelé de l'homosexualité, à quel point la « folle » était un personnage plus obligé que choisi.

Si ce détour historique et culturel est nécessaire, c'est que les représentations de l'homosexualité ont subi une évolution considérable au cours des dernières années. Même les vestiaires d'après match les plus machistes ne sont plus ce qu'ils étaient. Gareth Thomas, glorieux troisième ligne centre et capitaine de la dernière grande équipe de rugby du pays de Galles, peut révéler à sa famille et à ses anciens coéquipiers son homosexualité de toujours sans que la mêlée s'effondre – présentation trop simple qu'il faudrait immédiatement nuancer : la loi n'a pas fait disparaître l'insulte, elle est toujours actuelle, dans les faits ou dans les esprits, les sources inconscientes de la haine ignorent que le monde a changé. Le *coming out of the closet*, lui-même, n'est plus aujourd'hui de rigueur. « On ne se déclare pas hétérosexuel, pourquoi faudrait-il clamer à la cantonade que l'on est homosexuel ? »

L'approche psychanalytique, en pratique et en théorie, témoigne à sa manière de ces profonds remaniements. Elle se partage en un double mouvement, l'un sous le signe de l'atemporalité, l'autre sous celui des variations sociales et historiques. L'atemporalité, celle des processus psychiques inconscients individuels, n'est en aucune façon l'affirmation que rien ne change, mais qu'il n'est de « choix » sexuel qui ne s'enracine, ne se détermine au fil des premières amours et des premières haines. L'enfant observable, lui-même soumis à l'évolution historique des représentations, est aujourd'hui un être sensiblement différent de ce qu'il fut il y a quelques décennies, mais tout « roi » qu'il soit devenu, il est toujours aussi assujéti à cet « autre » interne, l'inconscient, qui commande ses exigences et ses frayeurs.

Les *genders studies* ont eu le mérite de souligner à quel point le genre (masculin/féminin) relevait d'une assignation plus que d'une « nature ». Le prolongement idéologique en est cependant plus discutable : si l'assignation est discursive, un autre discours est toujours possible, le genre peut s'improviser ; sinon changer de sexe – encore que le transsexuel s'y emploie, qui presque toujours veut devenir la « femme » qu'il est –, en tout cas changer de genre, à l'image festive de la *drag queen*. L'inconscient dont les *gender studies* prennent le contre-pied est langagier et culturel ; en revanche, l'inconscient du psychanalyste, l'*infantilisme* de la sexualité qui le caractérise, la détermination précoce du « choix » sexuel qu'il entraîne, cet inconscient-là,

politiquement très incorrect, les *gender studies* en font volontiers l'économie.

La principale contribution de la psychanalyse à la question de l'homosexualité est d'en proposer la psychogenèse. Une psychogenèse au pluriel, à la fois parce que le « choix » homosexuel résulte d'histoires psychiques différentes, ensuite parce que la détermination psychique pour un seul et même individu condense le plus souvent des sources distinctes. Ce qui semblerait la voie la plus courte, qui ferait de l'amour de l'homme pour l'homme l'héritage direct de l'amour du père, ou du frère, cette voie-là n'est guère empruntée – elle l'est, en revanche, quand la femme est l'objet élu, par identification du fils au père aimant/aimé –, même si sa contribution n'est pas exclue.

Parce que l'usage du mot « homosexualité » s'est imposé, la psychanalyse l'a repris à son compte, non sans regret. *Homos*, l'accent porte sur le *même* (sexe), effaçant ainsi une donnée essentielle : la présence toujours, parfois l'omniprésence de *l'autre* sexe sur la scène psychique de l'homosexuel. La réalité anatomique des deux partenaires est une donnée manifeste, elle ne dit, sinon rien, en tout cas pas assez des réalités psychiques concernées.

Impossible de broser un panorama exhaustif des psychogenèses des homosexualités masculines, l'expérience clinique, si elle permet, tout comme pour les relations homme/femme, de repérer certaines formes répétitives, ne cesse d'être délogée dans ses certitudes par la découverte d'une construction originale. On se contentera d'évoquer quelques figures.

La plus « simple » résulte d'une identification. Le désir d'un enfant chez le parent (la mère ou le père, ou les deux) est le désir d'une fille. Devant la réalité décevante, la naissance d'un garçon, les issues psychiques sont nombreuses, inséparables de la profondeur inconsciente du premier désir. Il arrive que celui-ci ne cède pas – malgré la reconnaissance consciente : « *c'est une fille* ». L'enfant est identifié par l'inconscient de l'adulte bien avant qu'il puisse lui-même *s'identifier*. Toujours, en pareil cas, l'identification dont on est l'objet l'emportera sur la réalité anatomique, même si ce « destin » laisse une marge de plasticité à ce que sera la vie singulière. Une telle homosexualité (« féminité » serait plus exact) se constate parfois dès l'enfance, à travers la tenue, les jeux... Certaines identifications plus secondaires, par exemple à la sœur, parce qu'elle est l'objet élu par l'amour du père, peuvent également apporter leur contribution à la construction psychique.

La suite la plus ordinaire, pour cette « fille », sera d'aimer les hommes. Le spectacle d'un jeune couple « hétéro » s'embrassant passionnément dans la rue est pour Laurent une source immédiate d'excitation. Il est la fille qui ressent, pressé contre elle, le sexe érigé du garçon. L'un de ses fantasmes le plus souvent convoqué est un fantasme de viol (côté *violé*), une bande de brutes lui tombe dessus et abuse de lui à n'en plus finir. Il est intarissable sur les représentations du martyr de saint Sébastien, dont il est devenu une sorte de spécialiste. Il aime « doublement » celui du Sodoma (galerie Palatine, Florence), apprécie particulièrement celui de Mantegna (Vienne), transpercé de partout, mais son faible va à celui de Guido Reni (musée du Capitole, Rome), si « fille ».

Parfois, plus mystérieusement, la « fille » aime les « filles »... Le dépaysement du psychique par rapport à l'anatomique peut être tel que la vie sexuelle entre deux hommes emprunte à l'occasion davantage à l'homosexualité féminine (une érotique de la tendresse et de la surface, ennemie de la pénétration) qu'à la masculine. Il n'est pas exclu que quelque chose de cet ordre soit présent chez Proust, par exemple quand il décrit la nudité d'Albertine : « Ses deux petits seins haut remontés étaient vraiment si ronds qu'ils avaient moins l'air de faire partie intégrante de son corps que d'y avoir mûri comme deux fruits ; et son ventre (dissimulant la partie qui chez l'homme s'enlaidit d'un crampon resté fiché dans une statue descellée) se refermait, à la jonction des cuisses, par deux valves d'une courbe aussi assoupie, aussi reposante, aussi claustrale que celle de l'horizon quand le soleil a disparu. » [7].

L'image inverse de cette *féminité* des hommes est donnée par une homosexualité qui cultive une hyper-virilité. Castro, le quartier gay de San Francisco, sa réunion d'hommes, musculature exhibée, cheveux courts, moustachus et Harley Davidson, donne l'image la plus démonstrative de ce mode d'être. Il n'est pas nécessaire d'être psychanalyste pour percevoir la contribution d'une homosexualité sous-jacente à la constitution des groupes d'hommes les plus machistes, de l'armée à la *cantina* (ces bars d'Amérique latine fréquentés par les seuls hommes) en passant par l'équipe de rugby. L'un des plus sûrs indices en est, paradoxalement, la haine de l'homosexuel, premier objet de l'insulte ; ou certaines formes violentes de bizutage qui renouent avec le geste spartiate de l'initiation. Pourquoi tant de haine sinon par nécessité de tenir à distance ce qui vous menace de trop près ? C'est le régime de Vichy, et son culte de la virilité fasciste, qui rétablit le crime de sodomie aboli par la Révolution. Visconti, dans son film *Les Damnés* (1969), quand il associe la mise à mort des SA par Hitler à une orgie homosexuelle à

laquelle se livrent les hommes avant d'être assassinés, a l'intuition du danger fantasmatique inconscient : que la libération pulsionnelle soit aussi l'heure de la destruction du groupe ; le sentiment que le groupe ne peut survivre qu'à ignorer, refouler ce qui, le plus profondément, le constitue.

Sade n'a pas tort quand il souligne qu'il n'en a pas toujours été ainsi : « Plutarque nous parle avec enthousiasme du bataillon des *amants* et des *aimés* ; eux seuls défendirent longtemps la liberté de la Grèce. Ce vice (la sodomie) régna dans l'association des frères d'armes, il la cimentait. » [8]. Vivons-nous le retour d'Achille et de Patrocle ? La dernière conquête des soldats *gays* américains est d'avoir obtenu le droit de défiler à la *gay pride* dans leurs uniformes.

Quelle psychogenèse pour cette autre homosexualité ? Cet homme-là, très porté sur l'érection, ne s'allonge pas volontiers sur un divan. Sans prendre grand risque, cependant, la multiplication des signes virils, le narcissisme phallique, la présentation immédiate et réciproque des pénis lors de la rencontre sexuelle, désignent l'*horror feminae*, l'équation entre féminin et châtré, comme un motif fortement présent, sinon à lui seul déterminant. Il n'est par ailleurs guère d'homosexualité masculine qui ne fasse entendre le dégoût pour le sexe féminin. Arnaud : « Le vagin ? Un puits sans fond, rouge, gluant, un trou béant que jamais une bite ne pourra combler. » Évoquer la castration, son angoisse, sa menace ne suffit pas. On devine, derrière le sexe châtré, l'inconnu d'un abîme, un continent très *dark*, une mer de ténèbres devant laquelle l'homme restera à jamais un enfant. À une reprise, Arnaud a eu une relation sexuelle avec une femme, se jurant bien qu'on ne l'y reprendra plus. Après en avoir rapidement terminé, il s'était précipité dans la salle de bains pour se brosser le pénis au savon noir, à s'en arracher la peau.

Le premier à avoir proposé une psychogenèse de l'homosexualité est Freud. Non pas de l'homosexualité en général, mais de sa forme à proprement parler pédérastique, quand l'objet aimé est un éphèbe. Rien de « simple » cette fois mais un jeu complexe de miroir et d'identification. Au départ, le couple d'une mère et d'un fils, une mère souvent débordante de sensualité et de séduction, une mère tant aimée qu'elle ne sera jamais remplacée. *Une* femme, rien qu'une, pour toujours. Le choix d'objet ultérieur conserve les personnages de ce couple, mais en les inversant, le miroir réfléchissant du narcissisme jouant ici un rôle essentiel : aimer un jeune garçon (à l'image fantasmatique de celui que l'on a été) comme on a été aimé par sa mère.

En mettant l'accent sur *homos*, le même, le mot « homosexualité » insiste à son insu sur l'importance du narcissisme. « C'est fou ce qu'on se ressemble », dit Édouard en parlant de son compagnon. Ils n'ont pas seulement la même allure, leur similitude se retrouve dans les détails, le cheveu dégarni au même endroit, des lunettes d'un modèle proche, le même teint, la même taille, ou presque, la même façon de s'habiller, sans parler des goûts qu'ils partagent, des sashimis à la voix de Kathleen Ferrier. Édouard et son double vieilliront ensemble, ils ont déjà commencé. Leur couple est sans histoire, sans véritable conflit. Leur vie sexuelle, tout au moins celle qu'ils partagent, est aujourd'hui réduite au minimum – il n'est pas rare, dans ces configurations, de retrouver le « bon vieux » clivage : une vie conjugale sage d'un côté, la drague juste pour la baise de l'autre. Bien des couples homosexuels ont une pérennité dont les couples homme-femme se montrent aujourd'hui le plus souvent incapables. La libido narcissique dispose d'une « éternité » que la libido objectale n'a pas.

Sur l'autre versant, non plus celui des psychogenèses et de leur infantilisme, mais celui des évolutions de la pratique psychanalytique elle-même, le changement est manifeste. Freud est le contemporain d'une époque dominée par le mépris et la haine. Lorsque Gide fait entendre son plaidoyer, les pamphlétaires lui répondent : « La nature a horreur du Gide. » Que la haine exprimée soit aujourd'hui condamnable ne l'a évidemment pas fait disparaître, mais non par *homos-phobos*, « peur du même », sauf à détourner l'expression pour y entendre que c'est sa propre homosexualité inconsciente (peur d'être le même) qui nourrit l'hostilité.

Les temps ont changé, pour s'en tenir à un seul signe : les amours homosexuelles (garçons ou filles) peuvent aujourd'hui s'exprimer ouvertement aux abords du lycée sans déclencher la curée. Le psychanalyste reçoit des paroles qui témoignent de vies sexuelles invivables il y a peu. La bisexualité psychique est la chose du monde la mieux partagée, celle-ci découle directement du jeu croisé des identifications associé au fantasme de scène primitive et de la double forme que revêt le complexe d'Œdipe (amour/haine du parent de l'autre comme du même sexe). « Je m'habitue, écrit Freud, à concevoir chaque acte sexuel comme un processus entre quatre individus. » [9]. On peut l'affirmer avec une certaine tranquillité, nulle scène psychique où ne figure cette double identité. Pour une femme, s'accorder une passade, un moment sexuel et amoureux avec une autre femme, est un geste qui ne date pas d'aujourd'hui – le tableau de Courbet, *Le Sommeil* ou *Les Deux Amies* (1866, Paris, Petit Palais), est là pour rappeler que l'homme y trouve érotiquement son compte. Deux femmes partagent sans difficulté la même salle de bains, les

femmes ont toujours eu un accès à leur homosexualité plus aisé que les hommes. La fidélité à l'ordre patriarcal, la défense par l'homme de sa propre domination sont pour beaucoup dans la difficulté masculine. D'autres raisons, plus enfouies, jouent leur rôle, notamment l'angoisse devant la pénétration, si proche de l'intrusion. Mais, quelle que soit la force de ces raisons, elles cèdent. Un homme, aujourd'hui, sans *être* homosexuel au sens où ce serait là son choix le plus inconsciemment inscrit, peut laisser à sa bisexualité, le temps d'une nuit, le temps d'une passe, l'occasion d'être vécue. Bertrand est doublement et inversement un homme du rabaissement : avec ses maîtresses qu'il humilie avec plaisir, avec l'homme qu'il visite de temps en temps, histoire de se faire brutaliser et sodomiser.

Il fut un temps où s'entendait en psychanalyse une sorte d'adage : il n'est de véritable analyse que celle ayant atteint le niveau de l'homosexualité inconsciente. Derrière cette « vérité », la croyance que se situerait là le refoulé par excellence. Certains analysants d'aujourd'hui font entendre autre chose, presque l'inverse : le sentiment que la relation sexuelle entre hommes est aisée, non conflictuelle, psychiquement peu chargée, alors que l'affrontement à la femme est démesuré, lourd d'angoisse, et sexuellement toujours risqué. Beaucoup plus tranquille d'être passivement la « femme » d'un homme, que de devoir activement répondre à l'insatiabilité d'une femme.

Deuxième partie

Figures

Perversion »... pervertir : falsifier (un texte), corrompre (les esprits), convertir au vice, détourner du (bon et droit) chemin... le mot est aussi vieilli que le latin d'église. À l'heure où Internet propose aux amateurs un site de rencontre pour la réalisation de chaque fantasme, jusqu'au plus exotique (se faire attacher et chatouiller jusqu'à mourir/jouir de rire), depuis que règne le nouvel impératif régissant nos vies sexuelles : « Jouir sans entraves ! » que reste-t-il d'une notion dont seuls les intégristes de tout poil semblent avoir encore l'usage ? Le dernier homme à la mode, le nouveau Diable : le « pervers narcissique », montre cependant que l'on ne se sépare pas si aisément d'une notion qui, pendant des siècles, vous a à la fois fasciné/excité/fait horreur.

En définissant l'enfant comme « polymorphiquement pervers », la psychanalyse, à la suite de Freud, a largement contribué à déplacer et modifier le sens de la notion. Si l'enfant est susceptible de transformer en excitation et en plaisir le moindre coin de son corps comme n'importe quelle de ces activités, la « perversion » devient consubstantielle de l'humaine sexualité. Que penserait-on aujourd'hui d'un homme ou d'une femme dont l'activité sexuelle se limiterait strictement au coït en vue de la procréation – ce fut longtemps la définition officielle de la norme par l'Église, et cela reste le fantasme (sinon la conviction) de bien des hommes ; Maurice : « Mes parents ont eu six enfants, ils ont copulé six fois. » Comme le Diable est dans les détails, vient immédiatement à l'esprit une question « perverse » ? Le coït dans quelle position ? Selon l'ordre missionnaire – les yeux dans les yeux, parce que le regard est la fenêtre de l'âme – ou selon l'ordre mammifère, par-devant ou par-derrrière ? En imposant le premier comme seule autorisé, l'Église en vient elle-même à soutenir une position contre la nature – celle de la Bête !

Difficile à localiser, la notion de « perversion » n'a pourtant pas perdu toute pertinence. D'abord dans l'opposition entre l'enfant polymorphe et l'adulte « pervers ». Le personnage de Belle de jour (le roman de Kessel, le film de Bunuel) qui demande à la prostituée de jouer à la châtelaine sévère pendant qu'il incarne le rôle du majordome humilié et battu, celui-là tient à ce que son scénario, son fantasme, soit obéi à la virgule près. Les cérémonies S/M, l'image qu'en donne l'écriture et les films d'Alain Robbe-Grillet sont la (fidèle) caricature par leur précision centimétrée du carcan sexuel que constitue la perversion. Paradoxe, donc, lorsque le même mot

s'applique à l'enfant et à l'adulte, alors que la dimension perverse de l'enfant est aussi plurielle et plastique que celle de l'adulte est unitaire et rigide.

La notion de perversion a aussi quelque mérite quand elle cherche à définir une relation qui n'en est pas une. Le pervers et son objet ne sont pas à strictement parler « en relation », si cette expression évoque la rencontre de deux entités psychiques autonomes. Dans la perversion, d'entité il n'y en a qu'une, l'objet (homme ou femme) n'est pas une personne, mais le support interchangeable et en lui-même indifférent d'une réalisation de fantasme. Cette facette de la vie sexuelle n'est absente par moments d'aucune vie sexuelle, mais c'est une autre vie quand la perversion (qu'elle soit S/M, fétichiste, voyeuriste...) ne laisse aucune chance à l'autre d'apparaître pour son propre compte. Cette clôture de la perversion sur elle-même, cette négation de l'altérité de « l'objet », en définit l'économie narcissique. La perversion est intrinsèquement narcissique, bien avant que l'on ne découvre le nouvel élu, le « pervers narcissique », cet homme qui, par sa manipulation, soumet (et parfois détruit) tout son petit monde selon son bon désir.

La perversion met aussi l'accent sur une sexualité plus partielle que totale. La femme rabaissée du fantasme n'est pas juste un « cul » (c'est une Madone devenue putain, bref : une longue histoire), même si c'est cet angle-là qui convient à l'homme qui la « besogne ». Quand la perversion, au sens le plus circonscrit du terme, n'a que faire de la totalité, seule lui importe la partie : « Il n'y a pas d'être plus malheureux sous le soleil qu'un fétichiste qui se languit après une bottine et qui doit se contenter d'une femme entière » (Karl Kraus). Les figures de la sexualité masculine, précédemment évoquées, conjuguèrent le partiel et le total, celles qui suivent mettent davantage l'accent sur le découpage.

Fétichisme

« *J'ai quand même vécu trois ans avec ces seins-là...* »

Il n'y a à peu près aucune chance pour qu'une analyse de femme donne l'occasion d'entendre une phrase symétrique à celle que William prononce. Non que la femme ne puisse parfois se livrer au découpage : les fesses, le torse, les mains, les épaules, le pénis... plus souvent les yeux, la couleur des cheveux, un élément du visage – le visage est moins une « partie » du corps que le représentant de l'objet total. Mais « jamais » – mot définitivement provisoire en psychanalyse – le morceau choisi ne vaut pour le tout. Les hommes peuvent le croire, à l'image du *Loulou* de Pialat (« ce que les femmes veulent c'est la queue ! »), mais c'est en prêtant à leur compagne une pensée conforme à la leur. Chacun garde en mémoire la scène inoubliable par laquelle s'ouvre le film de Godard, ajoutée par lui au roman de Moravia qui inspire le scénario, *Le Mépris*, et de l'inventaire auquel Brigitte Bardot, nue, se livre : « Qu'est-ce que tu préfères : mes seins ou la pointe de mes seins ? Et mes genoux, tu les aimes, mes genoux ? Et mes cuisses... et mes fesses, tu les trouves jolies mes fesses ? » Parole de femme, si ce n'est qu'elle est entièrement soumise au désir de celui auquel elle s'adresse. Quand BB conclut la scène en disant : « Donc tu m'aimes totalement », elle donne humoristiquement à entendre le contraire : le tout d'une personne, d'une femme, ne sera jamais égal à la simple somme de ses parties. Le passage des « morceaux » au tout est autre chose qu'une addition, c'est une intégration qui comporte la reconnaissance de l'autre comme *personne*.

Quand ce ne sont pas les seins, ce sont les pieds, objet élu de Flaubert (« On distingue les sexes aux pieds ») comme de la culture chinoise millénaire, ou la chevelure – pour l'intégriste musulman, rien ne la distingue du sexe lui-même, de sa toison, il faut la dissimuler avec la même intransigeance. De toutes les antiennes de la sexualité masculine, la plus répétitive est sans doute celle que dicte à l'homme un fétichisme générique, même s'il importe de distinguer celui pour lequel le fétiche est la condition exigée pour l'acte sexuel (des talons aiguilles sinon rien), de celui dont le fétichisme discret, le regard allumé par le galbe d'une jambe ou la dentelle d'une lingerie, fait pièce dans un ensemble érotique qu'il ne prétend pas soumettre à son

seul point de vue.

Freud comment sur le sujet un article dont la thèse n'a guère été remise en question, d'abord parce que la psychanalyse des hommes ne cesse d'en soutenir la validité. « Je vais certainement décevoir, écrit Freud, en disant que le fétiche est un substitut du pénis. » [1]. Hector, le patient précédemment évoqué qui s'interrogeait avec une certaine lassitude : « Quand il n'y a pas de pénis, on parle de quoi en analyse ? », faisait état d'une même déception... le pénis, encore et toujours. La parole féminine traditionnelle : « Les hommes sont tous les mêmes », relève sans doute d'un constat proche (ils ont tous *le même*).

Freud, pourtant, complique immédiatement l'analyse : ce n'est pas de n'importe quel pénis qu'il s'agit, et précisément pas du *pénis des hommes*. Celui-là peut manquer de volume ou de centimètres, mais il ne manque pas. À la différence de celui de la femme, d'abord de la mère, dont l'enfant, le garçon, a bien du mal à accepter l'idée, contre sa croyance première, qu'elle puisse être dépourvue. L'angoisse de castration ne demande qu'à suivre : si elle ne l'a pas, l'*objet-dard* (Marcel Duchamp), source de tant de fierté, n'est pas à l'abri d'une disparition. C'est contre cette menace que le fétiche protège, il a conservé de son étymologie (*fetiço*, « artifice, sortilège ») un reste de magie : la femme n'a pas de pénis mais... Le fétichiste ordinaire se contente de répondre à l'inquiétude par un morceau du corps : les seins – un coup d'œil suffit à William pour distinguer un 85C d'un 90A –, le « petit cul », les jambes... Un brin d'angoisse en plus et le fantasme en rajoute, il couvre le corps d'une culotte en soie, d'un porte-jarretelles ou de bas résille. À moins que le mot ne vaille pour la chose : Pascal est un amateur du string, « l'héritier de la feuille de vigne », mais rien ne lui garantit autant une indéfectible érection que de pouvoir, au dernier moment, glisser dans la conversation : « retire ta petite culotte ». Du pied à la culotte en passant par la jambe, le rapport est souvent métonymique entre le fétiche et ce qu'il remplace. Il arrive cependant que les rêves ne s'embarrassent pas de tant de fioritures et que la femme nue, en se retournant, exhibe à la surprise du rêveur... *Durandal*. Emblème, le fétiche est plus phallus que pénis.

Il n'est pas difficile de retrouver les indices d'un tel (auto)fétichisme chez certaines femmes homosexuelles, version « garçon *manqué* », dans la multiplication des signes phalliques arborés. Mais la contribution féminine la plus originale est du côté des mères, quand la naissance d'un garçon apporte enfin le phallus espéré. L'enfant-phallus de la mère... tout un programme, à l'image du dicton volontiers repris par les femmes antillaises : « Mon fils sera ma revanche. » Celle qui parle ainsi est une femme qui a souffert de l'infidélité des hommes, la

logique du propos voudrait que la « revanche » fasse du fils un homme enfin fidèle. D'une certaine façon, c'est bien le cas, mais uniquement fidèle à sa mère car, pour le reste, ce qui est attendu de lui, c'est qu'il soit ce Phallus délégué et nomade, volant de conquête en conquête.

Tant que la théorie psychanalytique du fétichisme se tient dans les limites du primat du phallus, elle reste homogène à son objet et, peut-être, s'y soumet. La question demeure : le fétiche ne masque-t-il que le membre absent, ou ferme-t-il encore davantage l'horizon d'un *autre* sexe ? Derrière *l'édifice* de la chevelure, « pleine comme un nid de serpents, mousseuse et rayonnante comme du soleil » (Pierre Jean Jouve), ne peut-on deviner « la mer d'ébène, le noir océan » (Baudelaire) ?

Fellation

Tibère, dit-on, avait « instruit des enfants de l'âge le plus tendre, et qu'il appelait ses *petits poissons*, à jouer entre ses jambes lorsqu'il nageait, à le stimuler peu à peu de la langue et des dents, et même, en les assimilant à des nourrissons déjà forts, mais encore à la mamelle, à lui téter les parties et le bout des seins » (Suétone, *Vies des douze Césars*). La scène pédophile parodie la scène d'origine, celle de l'enfant tétant, suçait, mordillant le sein maternel. La fellation n'est en rien une application parmi d'autres du « principe » : « Un trou est un trou » – ce n'est probablement qu'aux confins de la schizophrénie que cette formule sonne psychiquement juste, quand un trou dans une chaussette fait aussi bien l'affaire [1]. Elle est inséparable du fantasme qui en sous-tend la pratique et des inévitables ingrédients qu'il combine : l'équivalence sein/pénis, bouche/vagin, sperme/lait – du fantasme à la croyance instituée, il n'y a qu'un pas : dès le mariage, l'homme baruya donne à sa jeune épouse le sperme à avaler, avec l'idée que sa substance vitale va se transformer en lait et gonfler les seins de sa femme [2].

À l'heure de l'infantilisme de la sexualité, il y a *n* sexes, la fellation est le souvenir de cette pluralité. Mais c'est un pluriel qui ne s'émancipe jamais complètement de la dualité. Les anciens Romains distinguaient l'acte de *fellare* (sucrer) de celui d'*irrumare* (introduire le pénis dans la bouche). La femme suce (que cette « femme » soit en réalité homme ou femme), l'homme pénètre. Parce que la ligne de démarcation entre le permis et l'interdit passait à Rome entre l'actif et le passif, l'homme irrumant (quel que soit le sexe du récepteur) se faisait légitimement plaisir, quand celui qui suçait (quand bien même il s'appelait Tibère ou Néron) se livrait à une abomination, confondant sa bouche avec le vagin d'une femme. La fellation se débarrasse moins de la dualité des sexes, du couple masculin/féminin, qu'elle n'en joue.

La fellation était, il n'y a pas si longtemps, une « horrible perversion », elle est aujourd'hui une figure imposée de la vie sexuelle – au même titre que le *cunnilingus*. Cela signifie-t-il que l'ensemble de ses composants imaginaires se soit émancipé du refoulement ? Il y a doute, notamment concernant son fond pédophile et incestueux. Une version rassurante fait de la fellation la *réinterprétation* par la sexualité adulte de la scène de l'allaitement, sexualisant ce qui ne l'était pas.

Une autre version, plus inquiétante, y voit les *retrouvailles* avec une sexualité première : derrière le pénis qui éjacule dans la bouche, le sein qui prend plaisir à faire couler son lait dans la bouche de « l'innocent ».

Impossible de réduire la fellation à la réalisation d'un fantasme et d'un seul. « J'aime le moment où elle se prosterne. » La femme à genoux fait du phallus un Dieu, rien de tel pour confirmer à l'homme (toujours, au moins secrètement, inquiet) que sa *libido* est bien *dominandi*. L'accent d'emprise, de sadisme est aisément perceptible, à la femme la fellation « cloue le bec », la réduit au silence : « Il (le moine Clément) me (Justine) fait mettre à genoux, et se collant à moi dans cette posture, ses perfides passions s'exercent dans un lieu qui m'interdit pendant le sacrifice le pouvoir de me plaindre de son irrégularité » (Sade, *Les Infortunes de la vertu*).

Mais la fellation est riche d'ambiguïtés, des deux protagonistes à l'œuvre, quel est l'actif, quel est le dominant ? Le sucé ou le suçant ? La forme passive dit en elle-même l'incertitude du partage des rôles. La fellation donne au fantasme du vagin denté et à l'angoisse de castration dont il se nourrit un sol de réalité. Hans, le même qui paradait devant celle qui se prosterne, a difficilement fait face un autre jour, avec une autre femme, alors qu'il était couché et qu'elle s'était emparé sans prévenir de son « principal mérite »... « C'est comme si elle m'avait enfoncé une carotte dans le cul. » Il y a toujours une femme, un orifice féminin, sur la scène, mais on ne sait pas où elle (il) est.

Un tour de plus à la régression, et le fantasme de l'autofellation (pas à la portée sportive du premier venu) dessine l'image sphérique d'une complétude narcissique : être à la fois le sein de la mère et la bouche de l'enfant. L'enfant qui suçait son pouce avait fait un premier pas sur ce chemin de retour vers le paradis perdu, vers ce temps d'avant la séparation de la mère et de l'enfant, d'avant la division des sexes.

Sodomie

Ce sont des bêtises, ma chérie, ce que j'ai dit sur mon désir de t'enculer. Ce que j'aime, c'est seulement le son répugnant du mot, l'idée d'une belle jeune fille timide comme Nora relevant ses vêtements par-derrrière et dévoilant sa mignonne culotte blanche de jeune fille afin d'exciter le sale bonhomme qu'elle aime tant ; puis le laissant enfoncer sa grosse tige noueuse rouge et sale à travers la fente de sa culotte et bourrer, bourrer, bourrer dans l'adorable petit trou entre ses fesses fraîches et rebondies. » Cette lettre de Joyce à Nora [1] condense quelques-uns des ingrédients fantasmatiques de la sodomie, notamment la réunion de l'immaculée (jeune, timide et culotte blanche) et de la salope, la secrète complicité du sacré et de la souillure. La sodomie accomplit le plus exactement le rabaissement ; la femme est une putain, la preuve : elle se prête à la sodomie. La sodomie salit, elle humilie et dégrade, elle bestialise – ce qui n'a jamais empêché le plaisir que la femme peut parfois y prendre, l'homosexualité féminine, elle-même, n'ignore pas cette pratique. L'accent biblique, diabolique, du mot renforce la profanation, l'image d'une porte interdite dont on force l'entrée, la transformation du temple en une porcherie.

La puissance, la violence imaginaire de la sodomie, s'enracine dans l'infantile. Le coït anal est au plus près des premières théories sexuelles infantiles, c'est d'abord par le trou du derrière que rentre le pénis du père et naissent les enfants ; l'enfant a de l'anüs et de sa fonction une expérience, une érotique précoces – l'orifice génital est d'une connaissance plus tardive et plus incertaine –, le spectacle des coïts animaux ajoute à la confusion. Lorsque l'analyse parvient à retrouver ou construire quelque chose de la scène primitive, celle du premier de tous les coïts, c'est le plus souvent *a tergo* (par-derrrière, par le derrière ?), *more ferarum* (selon les mœurs des bêtes sauvages), que la mère est profanée.

La sodomie est le but sexuel préférentiel que poursuit Antonin, c'est d'autant plus vrai que la conquête promet d'être sans lendemain, la femme délaissée aussitôt que « baisée ». L'orifice élu s'accompagne d'une indifférence à l'éventuel plaisir pris par la partenaire, comme à sa possible douleur. Sans que cette dernière soit clairement recherchée, elle est néanmoins en accord avec le fond de sadisme qui

gouverne le désir. Le choix d'Antonin est indissociable du fantasme sous-jacent, celui d'une érotisation de la haine, de la misogynie. Par la sodomie, il s'identifie à l'homme sur la scène, mais plus encore il se venge. Il se venge de la femme d'un jour, faute de pouvoir le faire de la femme de toujours, la première d'entre elles, la traîtresse.

Un fantasme n'est jamais seul. Le cours imprévu des associations entraîna Antonin à évoquer la peur d'enfant qui s'empare de lui dès qu'il se trouve seul, la nuit, dans une maison ; à l'image de ces « peurs de femmes » qui conduisent à fermer les volets et les portes plutôt deux fois qu'une, afin d'empêcher un éventuel voleur, violeur, de pénétrer. Derrière le sodomisant, le sodomisé. Parce que l'anus est la chose du monde la mieux partagée, le coït anal suspend la division des sexes, facilite l'identification du pénétrant au pénétré. La vengeance chez Antonin est à fleur de conscience, même si le lien avec l'objet incestueux est plus enfoui, en revanche sa féminité, son identification à la femme violée/sodomisée, de retournement en déplacement, reste bien dissimulée.

Fessée

Je veux que tu sois obéissante en tout, jusqu'à la mort et pour t'y réduire, belle indomptée, ce sont tes fesses que je veux cingler, tes grosses fesses veloutées qui s'agitent, s'ouvrent et se ferment voluptueusement quand je suis dessus à les fouetter. Je te les fouetterai jusqu'au sang jusqu'à ce qu'elles semblent un mélange de framboise et de lait. Ces deux belles éminences doivent prendre à juste titre la robe rouge cardinalice, et je me charge de la leur donner. Je te les ferai tordre de douleur et de délices jusqu'à ce que pantelante je te prenne profondément, bouche à bouche et si tu ne te rends pas, c'est le supplice du pal que je te réserve, je t'enculerai jusqu'à la racine de ma queue et te ferai crier de douleur en défonçant ce beau derrière qui ne mérite pas autre chose et pour lequel j'ai eu trop de pitié jusqu'à présent. Tu vois, mon Lou, tu peux préparer ton arrière-train et le secouer en marchant, belle chaloupeuse, il n'y coupera pas, je te le cinglerai de la belle façon jusqu'à ce que tu me supplies à genoux de t'épargner. Ce que je ferai si ça me plaît. Ton maître, Gui. » [1] « Gui » pour Guillaume Apollinaire, « Lou » pour Louise de Pillot de Coligny-Châtillon. Si le sadisme du fantasme se donne libre cours, si manifestement il *domine*, peut-on simplement en déduire une expression de la libido masculine *dominandi* ? Rien n'est moins sûr. Un poème de *Calligrammes*, « C'est Lou qu'on la nommait », laisse entrevoir une autre distribution : « Il est des loups de toutes sortes / Je connais le plus inhumain / Mon cœur que le diable l'emporte / Et qu'il le dépose à sa porte / N'est plus qu'un jouet dans sa main. » Le fesseur fessé... La fessée est reçue bien avant d'être donnée. Reçue avec douleur, avec délices... le masochisme brouille les cartes. Dans un célèbre passage des *Confessions*, Rousseau raconte : « Comme Mlle Lamercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, et cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me semblait très effrayante ; mais après l'exécution, je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été, et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. J'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef de la même main. » Le plaisir fut bref, Mlle Lamercier percevant dès la deuxième fessée que l'effet

obtenu n'était pas tout à fait l'effet recherché – encore que... on ne sait rien de l'inconscient de Mlle Lamercier, comme de la mère qui fesse. D'un même coup, l'enfant fut privé et de la fessée et de la chambre de son hôtesse, où jusque-là il dormait. « J'eus désormais l'honneur, dont je me serais bien passé, d'être traité par elle en grand garçon. » [2]

Il n'est pas une seule pratique sexuelle qui en appelle à un fantasme et un seul. La fessée ouvre bien des possibilités, pas seulement celle des premières amours S/M de la mère et de l'enfant. Dans un article intitulé « Un enfant est battu », à partir de l'analyse de patients aussi bien femmes qu'hommes, Freud met au jour un fantasme qui réunit un père séducteur et un enfant battu sur son « panpan tout nu ». C'est à un fantasme toujours féminin que l'analyse conduit, « être battu » valant pour « être pénétré ». Il est bien possible que la lettre d'Apollinaire, le glissement qu'elle promet de « fessé » à « empalé », soit l'indication de cette condensation. L'homme qui fesse, ou rêve de le faire, est-il une mère fouettante, un enfant fessé, un père Fouettard, un(e) enfant pénétré(e) par le « panpan » ? L'un n'empêche pas les autres, la fessée est généreuse.

Viol

Lucrèce, appuyant au centre de sa blanche poitrine, entre deux seins merveilleusement durs et ronds, la lame effilée d'un poignard au bout duquel perlent déjà, comme le don le plus intime pointe à l'extrémité d'un sexe, quelques gouttes de sang, et s'appêtant à annuler l'effet du viol qu'elle a subi, par un geste pareil ; celui qui enfoncera dans une gaine chaude de chair et pour une mort sanglante l'arme bandée au maximum, telle la virilité inexorable du violeur quand elle était entrée de force dans l'orifice béant déjà entre ses cuisses, douce plaie rose qui peu d'instant après restituait la libation à pleines gorgées, exactement de même que la blessure – plus profonde, plus méchante aussi, mais peut-être encore plus enivrante – faite par le poignard laisserait jaillir, du fin fond de Lucrèce pâmée ou expirante, un flot de sang. » [1]. On connaît l'histoire, celle que rapporte Tite-Live : Lucrèce violée, sous la menace d'être tuée, par l'un des fils de Tarquin le Superbe, avant de se suicider, pour l'honneur, devant père et mari. La légende romaine voudrait que ce crime ait signé la fin du pouvoir du monarque pour céder la place à la République (509 avant notre ère) ; du viol de la loi à la loi sur le viol. Les mots de Michel Leiris commentant le tableau de Cranach (le tableau double : *Judith et Lucrèce*, 1525, 1529) sont ceux du fantasme, ils disent la fascination, le désir du viol/meurtre, en aucun cas sa dénonciation. L'évocation du viol échappe rarement à la confusion entre l'acte (le crime) et le fantasme. Le premier relève de psychopathologies singulières qui ne sont pas ici l'objet – il faudrait nuancer : la généralisation des viols de guerre, dans un contexte où « tout est possible, tout est permis », indique que du fantasme à l'acte le passage est à la portée du premier homme venu, ou peu s'en faut. Sans vérification statistique possible, on ne prend pas grand risque en affirmant que le fantasme de viol est quasiment générique, coextensif de la sexualité masculine (et féminine), aussi générique que le plaisir du garçon à jouer du pistolet ou du canon, de « l'arme bandée », pour se rendre maître de la place forte. Le fantasme de viol dérive directement du fantasme de scène primitive, il hérite de sa généralité. Sur la première de toutes les scènes, là où s'accouplent les parents, l'enfant est confusément, tout à la fois, le produit de cette violence, le tiers exclu, spectateur fasciné et impuissant, mais aussi l'un des protagonistes grâce au jeu des identifications. Sur la scène primitive, on ne fait pas paisiblement l'amour, on s'affronte plutôt comme le requin et la requine décrits par Michelet dans *La Mer* : « Habitants des mers, les plus guerriers, les plus cruels, ont l'amour à notre manière...

Mêlés, les deux monstres furieux roulent des semaines entières, ne pouvant s'arracher l'un à l'autre, même en pleine tempête. » [2]. Nombre d'actes de viol, s'ils sont des actes sexuels pour les hommes qui les commettent, sont plus souvent des actes de destruction narcissique pour les femmes qui les subissent. Rien de tel à l'heure du fantasme, tout le monde y trouve son compte, la femme est une Lucrèce (plus Borgia que Tarquinius) qui se « pâme » et mouille « à pleines gorgées ». L'un des enseignements des *ars erotica* est qu'une femme peut être prise dans toutes les positions possibles et imaginables, sans doute une des façons de jouer le fantasme du viol, d'en jouer, d'en jouir.

L'inconscient des hommes n'est pas féministe, celui des femmes non plus – le féminisme, comme tout discours qui défend le droit, est à mille lieues des processus primaires qui régissent la vie psychique inconsciente. Sarah se sépare de son compagnon, parmi les reproches qu'elle lui adresse il y a celui de n'être que douceur et prévenance, de ne faire d'elle qu'un objet de tendresse. « C'est un sentimental, il fait l'amour sans faire de mal. Ce que je veux, dit-elle, c'est un homme qui me plaque contre le mur de la salle de bains. »

Sex-addict

Plus je vois de femmes, plus mes facultés morales et physiques sont actives, et moins j'ai d'abattement, de mélancolie et de souffrances. » [1]. La plainte de Benjamin Constant le donne à entendre : si *sex-addict* est un mot d'aujourd'hui – auquel le film de Steve McQueen, *Shame* (2011), a donné ses lettres cinématographiques de noblesse –, le mal qu'il soigne a l'âge de la dépression et de la *melancholia*.

« Je suis un *junky* du sexe. » La phrase, empruntée aux confidences d'un acteur hollywoodien, est prononcée sur un ton où l'autodérision le dispute à un reste de fanfaronnade. Max est fatigué, de tout, de lui d'abord, de la vie, des autres... La fréquentation assidue des « sites de baise » avait à la fois retardé et précipité la menace de l'effondrement. Un simple « clic » décidait du rendez-vous, il proposait le plus souvent le bistrot au bas de l'hôtel. Un verre avant de monter, sauf la dernière fois où « Elle », il ignorait son prénom, avait décidé de supprimer toute étape préliminaire. Arrivé dans la chambre, il avait tenté quelques mots... « On est là pour baiser pas pour causer. »

Causer ou baiser, il faut choisir. L'adresse au psychanalyste avait suivi de peu la conscience de ce dilemme plus « hamletien » que cornélien. Cependant, comme pour l'alcoolique ou le toxicomane, c'est plus souvent à un centre d'addictologie que le « shooté » du sexe s'adresse aujourd'hui.

Max, entre la contrainte à répéter l'acte et la réduction de celui-ci au minimum (« tirer un coup »), rend particulièrement sensible le fossé qui sépare le sexe de la sexualité. *Sex* plutôt que « sexe », tant la langue anglaise (américaine) à l'heure d'Internet et de sa consommation démultipliée s'est emparée de la chose, notamment quand il s'agit de nommer sa part la plus *hard* : *backroom*, *fist fucking*, *gang bang*, *sling*...

Tout se passe comme si Max se soumettait à la forme la plus rudimentaire de la pulsion : la décharge, rien que la décharge. Par bien des côtés, il évoque Harry, le personnage du roman de Selby, *Le Démon* ; on ne sait trop si le sexe le soigne ou le détruit. Certes, son acte n'est pas simplement génital, la nature de l'orifice lui est relativement indifférente, mais il en conserve la dynamique rudimentaire (érection, éjaculation). Maximum d'activité, minimum

de pensée. L'anonymat recherché de la scène relève encore du fantasme, mais un fantasme dépouillé de toute *fantaisie*, ennemi de l'imagination. Max mène un « combat sexuel » contre Éros, contre la vie psychique ; empêcher que celle-ci s'ouvre, déploie ses possibles, quand l'ouverture menace de devenir abîme. Chez certains, « faire l'amour » est la désignation romantique d'une sexualité qui tient à distance sa part sauvage, chez Max ce serait plutôt l'inverse : le refoulé par excellence. Surtout pas « faire l'amour », avec ce que cela suppose de *rencontre* et de possible altérité ; ne pas courir le risque que l'objet devienne une personne, et encore moins que devenue une personne se profile à l'horizon le danger de la perdre. « On fait l'amour avec une personne, on baise personne. » Le *sex* de Max n'est évidemment pas sans infantilisme, mais il est contre ce qui fait l'originalité de celui-ci : la plasticité, la polymorphie, la temporalité longue de l'érotisme contre le raccourci de la décharge, le plaisir poursuivi comme une finalité sans fin, quelque chose de la pulsion qui s'oppose à la pleine satisfaction, quand la vie du désir importe plus que son accomplissement.

De baise en baise, Max répète « la petite mort ».

Pornographie

" La belle et la bite / Habile, habile, habile / La belle, la grosse bête / La bite et la belle / Dit Bite ah bite habite / Moi vite / L'a montrée au bouton / La bite / L'a frottée au bouton / La belle / Elle entre dans le con / La bite / La belle la belle la belle / Bite "

On en conviendra, ces vers d'Aragon [1] ne sont pas les meilleurs jamais écrits par l'auteur des *Yeux d'Elsa* et du *Con d'Irène*. Mais ce sont malgré tout des vers qui font rimer pornographie et poésie, même si la rime est pauvre. C'était au temps où la *porno* était encore *graphie*, où les mots plus que les images en constituaient la matière. Les temps ont changé, au livre, « pièce condamnée » qu'il fallait dénicher dans le secret de la bibliothèque – à la Bibliothèque nationale, c'est la partie surnommée « L'enfer » –, s'est substituée l'évidence de l'image Internet qui débarque sur l'écran sans que l'on n'ait rien demandé. Il n'est pas sûr que l'effacement du mot au bénéfice de la seule image profite à *l'imaginaire*. Le mot, même rudimentaire et répétitif, condense le scénario du fantasme, l'image réduit le sexe à l'acte... Henri, spectateur occasionnel du film porno sur son ordinateur, ajoute de lui-même son « dialogue » aux images mutiques qui défilent : « Tu la veux ? tu vas l'avoir ! » Et c'est cette phrase, ce qu'elle condense de domination/punition, d'équation entre pénétrer et battre, d'assimilation de la femme à une « salope », qui le conduit plus sûrement que l'image répétitive à l'éjaculation.

Le porno est parfois devenu une affaire conjugale, spectacle aphrodisiaque et casanier, créant un instant l'illusion que le film s'adresse tout autant à la femme qu'à l'homme. On est à l'évidence loin du compte, d'abord parce que le voyeur c'est lui – elle est éventuellement voyante, mais pas « voyeuse » –, ensuite parce que la domination masculine dessine sans faiblesse (le porno ignore le fiasco) la diversité des positions. Le film porno réunit un étalon et une salope. Des salopes plutôt... Un film porno, ce n'est jamais « Un homme et une femme ». Le porno décline les femmes au pluriel et au partiel. Elles ont des seins, des sexes, des culs... pas vraiment de visage, si ce n'est pour éjaculer dessus. Ce dernier geste, l'éjaculation faciale, porte sans doute le témoignage de l'infantilisme (entre le débordement du sperme/lait et pisser sur maman), il est aussi le révélateur le plus brutal de la haine des femmes, des « putes », dont se nourrit le porno. Si ce n'est pas « cracher à la gueule », ça lui ressemble.

Des livres pornographiques, on disait autrefois qu'ils « se lisaient d'une seule main ». Y compris le « porno » que l'on écrit soi-même, à Lou (Apollinaire) ou à Nora. Joyce conclut ainsi une de ses lettres brûlantes : « Chérie, je viens juste de décharger dans mon pantalon de sorte que je suis complètement épuisé. » L'idée vaut pour le film Internet d'aujourd'hui, une main clique, quand l'autre branle. La masturbation n'est pas la simple conséquence de la consommation pornographique, elle en est plus sûrement la cause. « Quand je me masturbe, je peux faire librement l'amour avec les plus belles femmes », dit Henri. L'image porno participe de cette mise à disposition qui est au principe de la masturbation, elle en épouse également le rythme répétitif, compulsif. L'exclusion entre pornographie et *relation* est remarquablement illustrée par le film de Richard Brooks, *À la recherche de Mister Goodbar* (1977). Le couple d'une nuit, d'une baise, a trouvé refuge dans un *motel movies*. Sur l'écran télé, que l'homme ne quitte pas des yeux, passe un film porno. « Pas une seule fois, il ne m'a regardée », constate l'héroïne (Diane Keaton). L'homme couche comme il se masturbe, le même monocorde va-et-vient, seul l'étui a changé, de la main au vagin.

La pornographie, c'était mieux avant ? Le bonheur sexuel serait-il comme tout bonheur, un paradis perdu ?

" Je pense aux filles aux mille bouquets

Je pense aux filles aux mille beaux culs "

(Jacques Prévert)

Troisième partie

Tableaux cliniques, littéraires et cinématographiques

Les fragments qui suivent n'ont pas l'ambition de compléter ce que le corps principal du texte aurait laissé échapper, la façon singulière de s'inscrire dans la vie sexuelle défie tout espoir d'exhaustivité. Ils proposent plutôt quelques moments, quelques images vives de l'homme aux prises avec la sexualité. Comme on le verra, l'infini des singularités n'empêche pas le poids de la répétition. Éviter celle-ci serait éviter un élément constitutif (compulsif) de la vie sexuelle, plus encore caractéristique sans doute de celle des hommes que celle des femmes.

Tu seras un homme mon fils

« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie, Et sans dire un mot te mettre à rebâtir...

Si tu peux être amant sans être fou d'amour, Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre...

Si tu peux être dur sans jamais être en rage, Si tu peux être brave et jamais imprudent...

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite, Et recevoir ces deux menteurs d'un même front...

Tu seras un Homme mon fils. »

John, le fils de Rudyard Kipling, a 12 ans, l'aube de l'adolescence, quand son père lui adresse ce célèbre poème. Difficile de rêver plus belle transmission de la virilité, plus noble et plus généreuse promesse. Pour le garçon, cela fait une différence sensible selon que le père a le désir ou non de passer le témoin ; sans parler de ceux qui le passent mal et s'arrangent pour le laisser tomber. Rodolphe dit son émotion, en même temps que son regret, de n'avoir jamais rien connu de tel en assistant au spectacle d'un père debout dans la piscine, soutenant son fils dans ses premières brasses de nageur. Il se souvient de sa terreur quand son propre père lui proposait de se jeter dans ses bras en sautant de l'escalier, un père plus amusé à le faire chuter qu'à le rattraper. Quand ce n'est pas apprendre à nager, c'est le match de foot ou de rugby qui signe le premier compagnonnage viril, le premier « entre hommes ». Le garçon aime que son père soit « grand et fort », la qualité du don viril – puissance phallique et verticalité de l'homme érigé – en dépend.

Père écrasant ou père « érigeant », cela change une vie d'homme. Mais comment l'ambivalence pourrait-elle manquer au plus fiable des pères ? D'avoir su illustrer cette complexité, le personnage de Dark Vador (*Star Wars*, Georges Lucas) s'est taillé un succès planétaire auprès des garçons de tous âges. La naissance d'un fils fait de l'homme un père, mais elle lui donne aussi un rival, bientôt un successeur ; elle annonce

l'inévitable inversion de la force et de la faiblesse. La naissance de l'un promet la mort de l'autre. Le fils de Kipling avait été réformé pour cause de myopie. Sans doute une épreuve douloureuse pour la fierté d'un père qui poussa malgré tout son rejeton vers le choix militaire. Enrôlé dès 1915, John mourra lors de la première bataille de la guerre 14-18 dans laquelle il sera engagé.

Masturbation adolescente

J'étais totalement incapable de ne pas me tripoter la bite une fois qu'elle s'était mise à me grimper le long du ventre. En plein milieu d'un cours, je levais la main pour obtenir la permission de sortir, me ruais le long du couloir jusqu'aux lavabos et, en dix ou quinze furieux coups de poignet, déflaquais debout dans un urinoir. À la séance de cinéma du samedi après-midi, je laissais mes copains pour aller jusqu'au distributeur de bonbons et grimpais m'astiquer sur un lointain siège de balcon, lâchant ma semence dans l'enveloppe vide d'une barre de chocolat » (Philip Roth, *Portnoy et son complexe* [1]).

L'aisance avec laquelle bien des adultes d'aujourd'hui (sinon tous) évoquent leur masturbation est l'un des nombreux témoignages de ce qu'il est convenu d'appeler : « libération sexuelle ». Le temps est loin où l'aveu au confesseur, lâché du bout des lèvres, permettait d'échapper de peu au péché *mortel*. Il est donc d'autant plus remarquable de constater que l'adolescent n'a pas suivi le mouvement, l'histoire a changé de cours sans qu'il s'en aperçoive, sa masturbation « atemporelle » continue d'être pour l'essentiel coupable et silencieuse. Philip Roth est un adulte qui se souvient de l'adolescent secret qu'il fut, et non un « ado » qui se raconte.

Le célèbre docteur Tissot, l'auteur de *L'Avis au peuple sur sa santé* (1761), passionné comme personne par le « sexe solitaire », promettait au malheureux, emporté par son vice, tous les maux de la terre : tuberculose, dépression, anémie, surdité, folie... Lorsque Portnoy, découvrant sur son pénis une tache rouge, pense immédiatement au cancer et associe celui-ci à son onanisme compulsif, il rappelle que le « pauvre docteur Tissot » ne faisait jamais qu'une théorie médicale de l'angoisse de l'adolescent lui-même. D'un adolescent à l'autre, les représentations de l'angoisse varient : une diminution du temps de la vie par épuisement de son principe, le sperme ; un pourrissement par gâchis de la substance ; un épuisement de l'esprit jusqu'à devenir idiot (« tire trop sur le jonc, t'auras plus rien dans le citron »), plus banalement une crainte d'abîmer le pénis, etc. Mais, sauf organisation perverse précocement installée ou premiers indices de la psychose, le plaisir intense de la masturbation se paye régulièrement d'une dose de culpabilité. Portnoy : « Je suis le Raskolnikov de la branlade. »

Coupable de quoi ? L'adolescent se masturbant ne se contente pas de

répondre au phénomène physiologique de la poussée pubertaire, l'acte est indissociable du fantasme qui l'accompagne et de l'enracinement du désir qui s'accomplit dans l'infantilisme de la sexualité. La masturbation adolescente transgresse moins un interdit actuel qu'elle ne bouscule une ancienne barrière. C'est en caressant et respirant la culotte et le soutien-gorge de sa sœur que Portnoy s'active. Le motif incestueux est rarement aussi évident, le déplacement a le plus souvent fait son œuvre. C'est en regardant sur Internet les quelques photos dénudées de son actrice préférée que François prend possession de ce qu'il « convoite le plus au monde ».

Différence des sexes

Nous étions à Marseille, ma mère baignait ma sœur nue dans la baignoire de l'appartement. Nu aussi, j'attendais mon tour. J'entends encore ma mère me dire : "Tu vois, ta sœur est un être fragile, elle est bien plus exposée qu'un garçon aux microbes" – et elle joignait le geste à la parole pour bien montrer les choses – "Tu as seulement *deux trous* dans le corps, elle, *elle en a trois*." Je me sentis couvert de honte pour cette brutale intrusion de ma mère dans le domaine de la sexualité. » (Louis Althusser, *L'avenir dure longtemps*.)

Il y a deux sexes : un sexe à deux trous et un sexe à trois. L'intrusion maternelle doit s'entendre au sens propre : elle fait des trous dans le corps de l'enfant. L'hallucination négative de la mère a tout simplement fait disparaître le pénis, tant dans la perception que dans la représentation de la sexualité : ce n'est pas un pénis qui rentre dans les trous, ce sont des microbes. La sexualité est une infection. Après une telle leçon dictée par l'inconscient maternel, quelle chance reste-t-il à l'enfant de pouvoir se construire une virilité et d'associer plaisir et sensualité ?

Dom Juan

Les inclinations naissantes ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par 100 hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. » (Molière, *Dom Juan*, acte I scène II.)

Rien n'est plus désirable que le désir, rien ne tue tant le désir que son accomplissement... On prête à Clemenceau ce mot qui dit la même chose, grivoiserie en plus : « Le meilleur, c'est en montant l'escalier. » Dans l'expression « objet du désir », c'est le second des termes qui porte toute la charge de l'investissement. L'objet, lui, est interchangeable, ce qui ne veut pas dire indifférent – le mode « indifférent », quand « un trou est un trou », renvoie à une tout autre économie psychique que celle du « Dom Juan », une économie de la décharge et non plus de la conquête, de la séduction. La première caractéristique de l'objet, la « jeune beauté », c'est qu'elle dit « *non* », elle se refuse – loin de contrarier le désir, les interdits et autres barrières le nourrissent, le provoquent. Et on devine que la victoire est d'autant plus désirable qu'un « oui » n'a encore jamais franchi les lèvres de « l'âme pure ». Le couple de Dom Juan et de la « jeune beauté » redouble le couple originaire de l'adulte séducteur et de l'enfant innocent, quand l'un mène doucement l'autre là où il veut en venir. Certes, la conquête confirme à l'homme la nature *dominandi* de sa libido, mais c'est une hypothèse raisonnable de penser qu'avant de devenir séducteur et conquérant, Dom Juan fut un enfant séduit, et qu'il fait aujourd'hui activité de ce qu'il a d'abord subi.

Dom Juan incarne la vérité du désir, l'idée que nulle satisfaction, nul accomplissement ne viendra jamais parfaitement répondre à l'attente.

Le besoin est apaisé s'il trouve ce qu'il cherche, quand le désir est inéluctablement déçu dès qu'il parvient à ce qu'il croyait être sa fin. Une fois maître de la place, c'est le charme de la place qui s'efface. L'objet du désir est un mirage. Dom Juan court après ce que jamais il ne rattrapera, dix ou cent n'en feront jamais *Une*. Derrière le plaidoyer pour la nouveauté, la contrainte de la répétition par-delà le succès des conquêtes, on perçoit une ancienne défaite : l'enfant « jouet érotique » (Freud), « jeune beauté » de sa mère, mais une mère qui, quand il s'agit de l'essentiel, en aime toujours un autre (éventuellement le père)...

La consolation

Cassio la tenait fortement contre lui, serrée dans ses bras. Sa tête, secouée par les sanglots, se réfugiait dans son épaule. Celui qui était pour elle le compagnon, pour lui le meilleur ami, était mort soudainement, imprévisiblement, quelques heures plus tôt. C'est à lui qu'elle avait aussitôt fait appel depuis l'hôpital, pour la soutenir, pour être là, la consoler. Leur étreinte se prolongeait, une crainte le saisit qui lui fit doucement se dégager, il venait de percevoir les premiers indices d'une érection.

S'interrogeant sur les « sources de la sexualité infantile », Freud dresse un inventaire à la Prévert où se côtoient les bains chauds, les voyages en chemin de fer, les promenades à cheval, la balançoire, les bagarres, la gymnastique, la joute verbale (« qui s'aime se taquine »), les épreuves scolaires (ce que parfois le bulletin souligne : « Ne travaille qu'au moment des compositions » !), le surmenage intellectuel (jamais très honnête), l'angoisse, l'horreur et (tout) le tremblement, qui portent à la recherche des sensations extrêmes. « Il est possible que rien de plus ou moins significatif ne se produise dans l'organisme sans fournir sa composante à l'excitation de la pulsion sexuelle. » Rien, pas même la douleur explorée de celle que l'on est en train de consoler : « Rien ne m'émeut autant qu'une femme qui pleure » (Leiris). Le thème de la *pietà* n'y puise-t-il pas le plus vif de la fascination qu'il exerce ? L'aptitude à consoler n'est pas la qualité du monde la mieux partagée. Peut-on être un bon consolateur sans une disposition sadique minimale, sait-on sécher les larmes si l'on reste insensible à la beauté d'un visage en pleurs ?

La marée

Dans une nouvelle intitulée « La marée » [1], André Pieyre de Mandiargues décrit une scène de fellation peu ordinaire. Elle réunit Julie, 16 ans, et le narrateur, son cousin, de quelques années plus âgé. « J'éprouvais pour elle et particulièrement pour sa bouche entre toutes les parties de son corps un furieux désir. » « Il y avait en cette bouche un air à la fois jeune et fané, impur et frais, avec quelque chose de très indécent ouvert et de manifestement vierge pourtant qui me mettait dans un état où j'aurais pu trouver le sol. »

Une promenade sur la côte normande conduit les deux jeunes gens vers un coin de grève où ils se retrouvent coincés entre les falaises et la mer, condamnés à attendre là le ressac de la (grande) marée avant de pouvoir reprendre leur chemin. Les jeux érotiques à peine esquissés, le jeune homme et professeur indique à sa cousine et élève la suite du programme. « Tu vas me recevoir dans ta bouche, comme je t'ai raconté que me recevaient les putains chez Mme Régina. J'y resterai aussi longtemps que la marée montera, plus d'une demi-heure, et pendant ce temps, pour t'empêcher de parler distraitemment et de me mettre dehors, je t'expliquerai le mécanisme des marées. Tu seras bien attentive à la fois à ce que je dirai, à ce que je ferai dans ta bouche et à la mer, qui monte autour de nous à présent comme monte en moi le désir. À 11 h 14, très précisément, quand la mer sera rigoureusement étale, je me répandrai dans ta bouche... J'aurai besoin de recueillement pendant l'opération, et toi aussi tu vas te recueillir... Quand je me répandrai dans ton gosier, tu avaleras doucement et joyeusement le don vital que j'y aurai jeté, et tu penseras à ce don comme au résultat du grand mouvement marin qui est en train de se produire. »

Ainsi fut fait... La scène n'est pas sans évoquer la théorie-mythologie de Ferenczi, *Thalassa*. Celui-ci ne se contente pas de faire du coït l'accomplissement du fantasme de retour au ventre maternel – l'acte de la maturité sexuelle ne serait jamais qu'un retour vers l'origine. Son audace (sa folie ?) fait un gigantesque pas de plus, de la régression intra-utérine à la régression intramarine, *thalassale*. L'enfant dans le ventre est comme un poisson dans l'eau (amniotique)... Le fantasme de Ferenczi prend l'expression au pied de la lettre, glisse de l'enfant au pénis (dans le vagin), de la mère à la mer, remonte jusqu'au déluge et fait de l'acte d'amour les retrouvailles avec l'océan primitif. On peut

comprendre qu'une psychanalyse, un peu trop inquiète de défendre sa respectabilité, ait caché Ferenczi dans le placard avant de le ressortir quelques années plus tard. Mais qu'on abandonne la prétention théorique pour se laisser bercer par le récit du mythe, et l'on retrouve la côte normande : tandis que « j'exposai longuement à Julie les causes du flux et du reflux marin, tandis que j'expliquais, je faisais aller et venir doucement la tête de la jeune fille, et c'était comme si j'avais balancé le berceau d'un enfant, qui m'eût bercé aussi... Jamais il ne m'était arrivé de me trouver en communication si forte et si intime avec la nature ; je sentais affluer en moi le grand courant vital qui circule entre les planètes... Je participais en quelque sorte à la respiration de l'univers... Je me trouvai à tel point confondu avec la substance élémentaire qu'il me semblait que la marée s'élevait en moi comme dans tout l'entourage. » Certes, le coït est cette fois oral, le retour est au sein-pénis plus qu'au ventre, il est néanmoins probable que de Ferenczi à Mandiargues la *matrice* du fantasme est la même, celle qui nourrit les rêves d'un petit garçon au bord de la mer.

Femme enceinte

Je tripotais le cul de la respectable mère, le fœtus renfermé dans le ventre potiroforme de l'ex-danseuse, sachant ce que cela voulait dire, et habitué à de pareils préludes, sautelaient sous son enveloppe blanche, comme un crapaud sous une serviette, et se rencognait au fond de la matrice, pour éviter les coups de pine. Si j'avais été sûr que ce fût une fille, j'aurais assez volontiers cueilli ce pucelage dans le con de sa maman ; mais j'eus peur, étant en Italie, que ce ne fût un petit pédéraste, un giton embryonnaire. » (Théophile Gautier, *Lettre à la présidente*, 1850.)

Que l'on doive à celui que Baudelaire nommait le « poète impeccable », cet amoureux de la forme, de « l'art pour l'art », qui se fixait à lui-même le programme poétique : « Sculpte, lime, cisèle », que l'on doive donc à Théophile Gautier l'expression sans fard d'un tel fantasme est en soi un moment de vérité : il n'est d'épure qui ne masque son contraire, et éventuellement s'en nourrisse. L'inconscient n'est pas égalitaire, paritaire, démocratique... ce n'est pas non plus un poète, même s'il traite lui aussi les mots comme des choses et qu'il est des poètes, à l'image de l'auteur des *Fleurs du mal*, qui savent plus que d'autres se tenir près de sa brutalité,

« C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !

Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,

Sans horreur, à travers les ténèbres qui puent. »

L'horreur des uns devant la femme enceinte (Aragon : « Comment peut-on mettre une femme dans cet état-là ! ») fait le plaisir des autres. Inutile de mettre les points sur les « i » pour souligner la proximité d'un tel fantasme avec la scène des origines. Si l'enfant est exclu de la « nuit sexuelle » qui réunit ses parents, il l'est *a fortiori* de la nuit primitive qui l'a conçu. C'est à « coups de pine » que Théophile fait payer à la « mère », à l'ex-danseuse », autant dire à la putain, la plus indélébile des trahisons. La haine n'est pas l'ennemi du plaisir.

La version douce et apaisée du même fantasme se rencontre aussi, où

l'on devine chez l'homme, d'autant plus désireux de sa femme qu'elle est enceinte, le rêve de participer par le don de son sperme à la « façon » de l'enfant, et pas seulement à sa fécondation. Ce qui est fantasme chez les uns est institution chez les autres. Bien des peuples (les Maenge de Nouvelle-Bretagne, les Baruya de Nouvelle-Guinée, etc.), convaincus du rôle prépondérant du sperme dans l'engendrement de l'enfant, font à l'homme le devoir de multiplier les actes sexuels pendant la grossesse.

La fleur du mal

La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable... Elle est en rut et elle veut être foutue... La femme ne sait pas séparer l'âme du corps... J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ? »

Ces quelques phrases, extraites parmi d'autres de *Mon cœur mis à nu*, expriment sans fard la misogynie de Baudelaire ; une misogynie dans laquelle il n'est pas difficile de reconnaître les ingrédients classiques du « rabaissement » : « J'ai oublié le nom de cette salope... Ah ! bah ! je le retrouverai au jugement dernier. »

Pas de salope sans Madone, les deux inséparables, comme recto et verso de la même feuille. Sauf qu'il revient à ce poète d'exception de ne pas s'être simplement conformé à l'inconscient de l'homme ordinaire. Non seulement la poésie de Baudelaire ne perd pas le contact avec la « femme damnée », mais elle l'installe au cœur de l'œuvre. « Ô fangeuse grandeur ! sublime ignominie... Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle... Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde ! Vil animal... Tu connais la caresse qui fait revivre les morts ! » La femme n'a rien à dire à Dieu, et pour cause, elle est le Diable, « ses seins... plus câlins que les Anges du mal. »

« La débauche et la mort sont deux aimables filles », la sexualité embrasse la mort, plus rien ne distingue la femme de la charogne, toutes les deux « brûlantes et suant les poisons ». La « belle ténébreuse... la nymphe ténébreuse et chaude », celle qui mêle « l'écume du plaisir aux larmes du tourment » est tout à la fois le cœur des ténèbres et de la poésie.

« Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères », écrit Baudelaire. On devine derrière l'ambivalence de l'homme-poète (« *Je te hais autant que je t'aime* ») une fascination, de celle que l'on nourrit pour un monde aussi étranger qu'inconnu. *Les Fleurs du mal* peuvent se lire comme un voyage au bout de la nuit. Dans un passage des *Paradis artificiels* (1860), commentant un texte de Thomas de Quincey, Baudelaire reprend à son compte l'éloge du *mundi muliebris* et accorde à l'homme qui un jour en a possédé les clés un statut privilégié : « Les hommes qui ont été élevés par les femmes ne ressemblent pas aux autres hommes. Le bercement des nourrices,

les câlineries maternelles, les chatteries des sœurs, surtout des sœurs aînées, espèces de mères diminutives, transforment, pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. L'homme qui, dès le commencement, a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants,

Dulce balneum suavis

Unguetatum odoribus

y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgénéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. Enfin, je veux dire que le goût précoce du *monde féminin*, *mundi muliebris*, de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs. » [1]

Mundi muliebris, l'expression se retrouve à plusieurs reprises sous la plume de Baudelaire, monde de l'intime, du secret, de l'interdit, tout à la fois paradis et enfer, d'où naît le poète en même temps qu'il s'y perd. La femme est damnée, le poète aussi.

Le voyeur

Tout ça pour un trou. » C'est par cette formule équivoque que s'ouvre le récit du voyeur, récit qui constitue la pièce centrale du film de Jean Eustache, *Une sale histoire* (1977). L'homme (Michaël Lonsdale) raconte comment, pendant des années, il a fréquenté le même bistrot, beaucoup moins le comptoir que les toilettes pour dames. En bas de l'une des cloisons, un trou avait été creusé qui permettait à l'homme, en adoptant la position de la prière musulmane – « il n'y a pas de plaisir sans peine », dit le personnage, reprenant une formule classique de Sade –, d'observer le sexe des femmes, rien que le sexe, sans rien voir de leur visage. « Je les voyais par le sexe, immédiatement par le sexe. »

La mise en scène du film prend le contre-pied de cette restriction, de cette réduction de la personne totale à un corps partiel. C'est à des femmes, assises en face de lui, que le voyeur adresse principalement son récit. Des femmes bien disposées, peu soucieuses de juger, plutôt décidées à comprendre. À l'évidence, elles n'y entendent rien. Le voyeur est un homme, l'exhibitionniste aussi d'ailleurs. Le plaisir des yeux, comme celui de se montrer, n'est évidemment pas étranger aux femmes, mais il n'y a à peu près aucune chance pour que la vie sexuelle de l'une d'entre elles se concentre tout entière au trou de la serrure ou au viseur du téléobjectif.

Du trou de la serrure à la chambre des parents, il n'y a qu'un pas que l'on est tenté de franchir. Le fantasme de scène primitive dispose plus aisément pour se construire d'indices sonores que visuels, l'image de l'origine manque. De là à la poursuivre toute une vie... Sauf qu'elle manque aussi bien à la fille qu'au garçon. Que seul ce dernier devienne voyeur impose un autre point de vue. Quand la fille regarde la nudité du garçon, elle (*le*) voit. La vue peut varier de réjouissante à horrifiée, mais elle est sans mystère, elle souffre plutôt d'évidence. Que voit le garçon ? Ludovic se souvient, il avait demandé à sa copine d'enfance de lui montrer... elle avait baissé sa culotte, il revoyait le geste, mais pour la suite, il ne lui reste *rien*, où juste un défaut, un grain de beauté dans le creux de l'aine. L'anecdote place la castration et son angoisse, si masculine, au principe du voyeurisme. Au fond, *voir* (chercher à voir), c'est « voir le membre » (Freud). Le narcissisme phallique du garçon lui rend impensable que l'on puisse être privé

d'un tel attribut. Le sexe féminin n'est pas un sexe autre, c'est *rien*, un sexe manquant. Le voyeur ne voudrait rien savoir de la différence des sexes et poursuivrait toute une vie sa quête de l'objet perdu... de vue. L'exhibitionniste confirme une telle hypothèse, lui qui cherche dans le regard de sa victime la confirmation qu'il est bien pourvu de ce que sa propre angoisse menace de le châtrer.

L'angoisse de la castration est un moteur puissant, est-ce le premier moteur ? Plus que les voyeurs, ceux qui ont perdu la vue sont ici riches d'enseignement. Œdipe se crève les yeux d'avoir vu de trop près le sexe de Jocaste, sa mère. Tirésias est aveuglé par Héra après qu'il eut révélé à Zeus le mystère de la jouissance féminine. Le voyeur, à la fois Œdipe et Tirésias, « sait bien » qu'il court le même risque, lui pour lequel il est essentiel de voir sans être vu ; le voyeur est un voleur, ce qui est vu n'a de valeur que s'il est interdit à la vue. Que l'on réunisse les deux anecdotes mythologiques et se dessine une autre hypothèse. L'équation sexe féminin = sexe châtré, propre à la logique phallique, est une traduction défensive de l'altérité, qui ramène l'inconnu au connu, l'autre au même que l'on n'a pas. Le fantasme de castration fait du sexe féminin un sexe second – comme la Genèse inverse l'ordre de la génération entre Adam et Ève –, effaçant par là même que le sexe de la mère est le premier, que le garçon lui-même en sort, que le désir d'y retourner – rejoué par chaque coït – est aussi impérieux qu'angoissant, et que l'enfant qu'il est resté ne sera jamais à la hauteur de sa démesure.

Masochisme et féminité de Sade

Attendez que je dispose cette jouissance d'une manière un peu luxurieuse. Augustin, étends-toi sur le bord de ce lit ; qu'Eugénie se couche dans tes bras ; pendant que je la sodomiserai, je branlerai son clitoris avec la superbe tête du vit d'Augustin, qui, pour ménager son foutre, aura soin de ne pas décharger ; le cher chevalier, qui, sans dire un mot, se branle tout doucement, en nous écoutant, voudra bien s'étendre sur les épaules d'Eugénie, en exposant ses belles fesses à mes baisers : je le branlerai en dessous ; ce qui fait qu'ayant mon engin dans un cul, je polluerai un vit de chaque main ; et vous, madame (de Saint-Ange), après avoir été votre mari (après vous avoir sodomisée), je veux que vous deveniez le mien ; revêtissez-vous du plus énorme de vos godemichés ; arrangez-vous cela autour des reins et portez-moi maintenant les plus terribles coups. » [1]. La perversion est toujours un dispositif, à la façon d'une mise en scène de théâtre rigoriste qui indiquerait à chaque acteur le rôle exact qu'il doit jouer. On est prié de ne pas improviser, de ne pas troubler l'ordre du fantasme dominant qui dispose les protagonistes. Les tableaux S/M sont particulièrement pointilleux (et sans humour) sur la question.

La Philosophie dans le boudoir, véritable Manifeste de la philosophie libertine, occupe dans l'œuvre de Sade une position privilégiée. Dolmancé, à la fois maître à penser, auteur du fantasme et metteur en scène de sa réalisation, est le porte-parole explicite du divin marquis. Le « vit, le cul, le trou du cul, le clitoris » sont les sexes les plus fréquemment sollicités, la sodomie est l'acte sexuel préféré, le « cul » pénétré est indifféremment celui d'une femme ou d'un homme ; « les tétons, le con » ne sont pas absents, il est néanmoins essentiel au propos de Sade que ce qui marque en propre le corps de la féminité n'occupe qu'une place secondaire, en retrait des grandes mises en scène. Eugénie, la « Justine » de service, qui réunit jeunesse, candeur et lubricité, devra attendre la fin de l'ouvrage pour que l'un des hommes prenne enfin le temps de la dépuceler. Mieux encore, alors qu'elle sollicite à cette fin son précepteur et « maître à baiser », Dolmancé, celui-ci, qui pourtant dit tout, fait tout (y compris sodomiser ladite Eugénie) et n'est arrêté par aucune barrière, s'y refuse : « Je n'ai jamais foutu de con de ma vie ! Vous me permettrez de ne pas commencer à mon âge. » Remarquable renversement : alors que toute l'argumentation philosophique fait s'équivaloir les orifices et

combat le privilège de la prétendue « nature », le refus de Dolmancé reconstitue un interdit majeur. De négligé, le « con » retrouve paradoxalement la position de premier de tous les temples. S'il serait trop simple d'en faire l'inconscient du texte de Sade, néanmoins il s'en approche. La fin de l'ouvrage le confirme avec une extrême violence, lorsque surgit la mère d'Eugénie, et que son « con » fait l'objet d'une véritable destruction : d'abord pénétré par un pénis vérolé avant d'être cousu...

Cette mise à distance du « con », loin d'être celle de la féminité, désigne au contraire celle-ci comme la figure sexuelle centrale. La sodomie, celle à laquelle l'homme se soumet, devient l'acte sexuel par excellence. Dolmancé : « Ah ! ma chère Eugénie, si vous saviez comme on jouit délicieusement quand un gros vit nous remplit le derrière (précisons que ladite Eugénie est sodomisée à chaque page depuis le début de l'ouvrage !) ; lorsque, enfoncé jusqu'aux couillons, il s'y trémousse avec ardeur ; que, ramené jusqu'au prépuce, il s'y renforce jusqu'au poil ! Non, non, il n'est point dans le monde entier une jouissance qui vaille celle-là : c'est celle des philosophes, c'est celle des héros, ce serait celle des dieux, si les parties de cette divine jouissance n'étaient pas elles-mêmes les seuls dieux que nous devons adorer sur la terre ! » La revendication féminine, passive et masochiste des hommes est soumise à une double condition. La première est de soutenir la stricte équivalence des lieux pénétrés : « Examinez (le cul d'un sodomite) : ses fesses seront plus blanches, plus potelées ; pas un poil n'ombragera l'autel du plaisir, dont l'intérieur tapissé d'une membrane plus délicate, plus sensuelle, plus chatouilleuse, se trouvera positivement du même genre que l'intérieur du vagin d'une femme. » La seconde, déjà évoquée, est de « négliger » le « con », parce que si la féminité est la chose du monde la mieux partagée, il reste qu'en matière d'orifices les femmes sont mieux partagées que les hommes. Le « con » menace de rappeler la différence des sexes.

Le héros sadien est d'abord passif, masochiste et femme (tout homme qu'il soit). Son sadisme (pénétrer violemment, fouetter...) n'est jamais que le retournement, la maîtrise, de cette position première. À noter que celle-ci est à l'image de celle du tout premier enfant, pour lequel les premières expériences sexuelles « sont naturellement de nature passive » (Freud). Tout se passe comme si la féminité était la première transcription, la plus primitive, de la passivité originaire de l'enfant (quel que soit son sexe) ; un enfant orificiel est pénétré par l'amour et par les soins de l'adulte dont il dépend corps et âme.

Sexualité extrême

J'ai lu qu'une femme avait cloué à une planche le bout du pénis d'un homme. Je me suis dit : "Aucun problème." Je me suis attaché dans mon appartement. Et je l'ai fait. C'est la fois où j'ai raté mon coup. J'ai tapé sur le clou une fois et il s'est enfoncé. Mais je voulais vraiment sentir qu'il était bien enfoncé dans le bois. Alors j'ai voulu taper dessus de nouveau, j'ai raté le clou et j'ai tapé sur le bout du pénis à toute force. En gonflant, c'est devenu un gros nœud noir et j'ai eu une peur terrible. J'ai arraché le clou de la planche, il était encore enfoncé dans mon pénis, et là je savais que ça allait saigner beaucoup, alors je me suis mis dans la baignoire et j'ai retiré le clou. Il y avait du sang partout. »

L'homme qui raconte est l'un de ces grands masochistes de Los Angeles que Robert Stoller [1] est allé rencontrer. On a longtemps confondu masochisme et « petite fessée », une multiplicité de témoignages prouve que l'on était loin du compte. Tous les interlocuteurs (pas seulement des hommes) de Stoller, aussi « fous de douleur » soient-ils, le disent : personne n'aime la douleur, eux pas plus que les autres. Ce qu'ils aiment, ce qui leur faut, c'est cette douleur, celle-là, exquise, que met en acte un scénario dont ils sont les auteurs. Le fantasme est au principe de l'expérience, et il faut souligner que l'orgasme ne surgit qu'après coup, au rappel, au récit de la scène de torture, et non au cours de celle-ci. La présence du fantasme signe à elle seule l'infantilisme de ces modalités perverses de la vie sexuelle.

Quelle peut bien être la source d'une mise en scène aussi violente ? À cette question, il n'y a probablement pas de réponse univoque, mais Stoller note cependant le caractère récurrent d'une circonstance de l'enfance pour les grands masochistes, les plus orientés vers la douleur corporelle. À l'image de cet homme atteint dans la petite enfance d'une fibrose kystique ayant nécessité de nombreux actes médicaux de pénétration (piqûres, incisions, saignées), « ils ont souffert de graves maladies provoquant de graves souffrances, nécessitant de terrifiantes interventions médicales. Ce sont des gens qui, de ce fait, ont dû rester confinés pendant de longues périodes sans avoir jamais aucune chance de décharger ouvertement et de façon appropriée leur frustration, leur désespoir et leur rage. »

De l'acharnement médical à la barbarie masochiste, le déplacement semble minimal. Ce n'est cependant pas une mince transformation que d'interpréter comme une terrifiante scène de séduction la violence médicale dont, enfant, on fut l'objet. Il faut à Éros du génie pour dégager de tant de douleur et de haine une marge d'excitation libidinale que le sens puisse déplacer et investir, que le fantasme puisse réécrire à sa manière. Tout se passe, chez ces grands masochistes, comme si la perversion avait triomphé du risque d'une névrose traumatique, comme si elle était l'érotisation de cette névrose même, voire sa « guérison ». Sous une forme sensiblement atténuée, ce n'est pas très différent de ce qui se passe pour certains « jeux du docteur ». Simon, pour lequel la fellation est devenue un préliminaire (un « gavage ») obligé, se souvient du plaisir qu'il éprouvait à forcer sa petite sœur à subir ce que lui-même venait d'endurer de la part du médecin : ouvrir grand la bouche, lui appuyer sur la langue avec une petite cuiller et faire pénétrer celle-ci dans la gorge aussi loin que possible.

Bien des perversions, notamment celles qui prennent la forme répétitive, compulsive de l'addiction, témoignent d'une fonction inattendue du sexuel, celle de contribuer au traitement psychique, à la transformation du simplement traumatique en une prime de plaisir.

Sexualité de la détresse, détresse de la sexualité

« Mon père est mort... Devant le cercueil du vieillard, des pensées déplaisantes me sont venues. Il avait profité de la vie le vieux salaud ; il s'était démerdé comme un chef. "T'as eu des gosses, mon con... me dis-je avec entrain ; t'as fourré ta grosse bite dans la chatte de ma mère." »

C'est par ces mots que s'ouvre le roman de Michel Houellebecq, *Plateforme* [1]. Il est possible qu'une telle entrée en matière trouve encore à choquer au fin fond de quelque province, mais à l'heure du « tout est possible, tout est permis », du « jouir sans entraves », c'est comme cela que l'on écrit et que l'on rencontre le succès, celui que le Goncourt célèbre – même si Houellebecq attendra pour cela l'un de ses romans suivants, *La Carte et le Territoire*. Le « contraire » du livre de Houellebecq, c'est celui de Pascal Quignard, *La Nuit sexuelle* [2] : « Une image manque dans l'âme. Nous dépendons d'une posture qui a eu lieu de façon nécessaire mais qui ne se révélera jamais à nos yeux. On appelle cette image qui manque "l'origine". Nous la cherchons derrière tout ce que nous voyons. Et on appelle ce manque qui traîne tous les jours "le destin". Nous le cherchons derrière tout ce que nous vivons. C'est là que vont se perdre les gestes qu'on refait sans y prendre garde, les mêmes mots qui défont. » Houellebecq aurait-il vu et saisi ce qui toujours échappera à Quignard ? L'un se promènerait-il en toute tranquillité et ironie sur la scène primitive, quand l'autre, aussi inquiet que curieux, se demanderait à travers toute l'histoire de l'art où elle s'est dissimulée ? Cette comparaison terme à terme trouve rapidement sa limite, tant l'ensemble des représentations appelé par le mot « sexualité » renvoie chez l'un et l'autre à des univers distincts. Celui de Quignard est homogène à celui que découvre la psychanalyse : le désir et l'interdit, l'inacceptable et l'irreprésentable en sont les ingrédients. Dans celui de Houellebecq, on peut tout faire, tout dire et tout voir, rien n'arrête les mots et les images, à l'instar de la caméra porno qui s'introduit dans le vagin. Pour le premier le sexe est à découvrir, sans jamais y parvenir, pour le second il est à consommer, au programme des « tour-opérateurs ».

Plus encore que Houellebecq, que l'humour triste et grinçant laisse toujours un peu « à côté » de ce qu'il écrit, les livres de Selby, depuis

Last Exit to Brooklyn jusqu'au *Démon*, ou le film de Steve McQueen, *Shame*, témoignent d'une forme actuelle de la collusion entre sexualité et autodestructivité. Le « Harry » de Selby comme le « Brandon » de McQueen sont sans épaisseur psychologique ; impossible d'analyser ce qui fait qu'ils sont devenus ce qu'ils sont, sauf à constater l'intensité de leur détresse mélancolique. Ils ne parlent pas, ou si peu, ils ne rêvent pas, ils agissent. Certes, ce sont aussi des hommes conformistement intégrés à la vie sociale new-yorkaise, mais cette double vie est plus parallèle que conflictuelle. L'une ne s'oppose pas à l'autre, aucune dialectique du désir et l'interdit, aucun sentiment de transgression ; tout au plus le « conforme » freine-t-il, avant que la façade ne soit emportée par le naufrage. Ce manque d'épaisseur des personnages est moins une faiblesse du créateur qu'un visage de la vérité : une vie contre le dedans, contre l'intérieur, contre tout ce qui menace d'ouvrir la boîte de Pandore... l'amour, par exemple, qui devient le pire des adversaires. Qu'une femme propose à Brandon une *relationship*, et l'homme pour une fois retrouve « l'honneur de l'homme », il fait fiasco. Pas longtemps, l'appel immédiat à une call-girl remet l'autodestruction sur ses rails. La masturbation compulsive remplit le même office. Ne pas ouvrir sur le dedans, là où menace le néant et règne sans partage le désespoir, la pulsion de sa propre mort. Dans ce combat perdu d'avance, on hésite à situer la sexualité – il faudrait plutôt dire « le sexe », tant le fantasme est affaibli –, côté vie ou côté mort ? D'un côté, c'est « je bande encore, donc je vis », de l'autre, c'est « je bande pour rien ni pour personne, donc je me détruis ».

Bibliographie

Jacques André, Les 100 Mots de la psychanalyse, Paris, Puf, « Que sais-je ? », n° 38542009.

–, La Sexualité féminine, Paris, Puf, « Que sais-je ? », n° 28761994, 4e éd., 2009.

– (dir.)Les 100 Mots de la sexualité, Paris, Puf, « Que sais-je ? », n° 39092011.

Bourdieu Pierre, La Domination masculine, Paris, Le Seuil, « Points Essais », n° 4831998.

Corbin AlainCourtine Jean-Jacques et Vigarello Georges (dir.)Histoire de la virilité, 3 vol., Paris, Le Seuil, 2011.

Di Folco P. (dir.)Dictionnaire de la pornographie, Paris, Puf, 2005.

Foucault Michel, La Volonté de savoir, Paris, Gallimard, 1976.

–, Histoire de la sexualité, 2 vol., Paris, Gallimard, « Tel », 1984.

Freud Sigmund, La Vie sexuelle, Paris, Puf, 1969.

–, « Trois essais sur la théorie sexuelle », (1905), Œuvres complètes de Freud – Psychanalyse, t. VI, Paris, Puf, 2003.

Godelier Maurice, Au fondement des sociétés humaines, Paris, Flammarion, « Champs Essais », 2010.

Quignard Pascal, Le Sexe et l'Effroi, Paris, Gallimard, 1994.

–, La nuit sexuelle, Paris, Flammarion, 2001.

Roth Philip, Portnoy et son complexe, Paris, Gallimard, « Folio », 1973.

Sade, La Philosophie dans le boudoir (1795), Paris, 10/18, 1972.

Notes

Introduction :

[1] Dernière livraison en date, l'excellente Histoire de la virilité, sous la direction de A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello, 3 vol., Paris, Le Seuil, 2011.

[2] La Bêtise, l'art et la vie : en écrivant Madame Bovary, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, p. 59.

Instinct et pulsion :

[1] P. P. Grassé, M. Aron, Précis de biologie animale, Paris, Masson, 8e éd. 1966, p. 596.

[2] Cité par Françoise Héritier, dans Les Deux Sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste, Paris, Odile Jacob, 1994.

L'infantilisme de la sexualité

[1] J. Joyce, Lettres à Nora, Paris, Rivages, 2012, p. 130-131.

[2] (1905), OCF. P, t. VI, Paris, Puf, 2003.

[3] Ibid.

Mère et fils

[1] L'Âge d'homme, (1939), Paris, Gallimard, « Folio », 1973, p. 27.

La domination masculine

[1] In J. André, *Incestes*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2001, p. 132.

[2] *La Domination masculine*, (1998), Paris, Le Seuil, « Points Essais », 483, p. 157.

[3] V. Woolf, *Une Chambre à soi*, (1928), Paris, 10/18, 2001.

[4] Op. Cit.

Le pénis, le phallus et la transmission de la virilité

[1] Voir Pascal Quignard, *Le Sexe et l'Effroi*, Paris, Gallimard, 1994.

Fiasco, éjaculation précoce et autres impuissances

[1] Cité par Stendhal, *De l'amour*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, p. 348.

[2] « Mon cœur mis à nu », *Journaux intimes*, 1887.

La femme dangereuse

[1] S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Puf, « Quadrige », 2012.

[2] Madame Edwarda, Jean-Jacques Pauvert, 1967.

[3] *Le Séminaire, Encore*, Livre XX, Paris, Le Seuil, 1975, p. 69-70.

[4] In *L'Âge d'homme*, op. cit., p. 166.

Le rabaissement de la femme

[1] S. Freud, OCF. P, t. XI, Paris, Puf, 2009, p. 127-141.

[2] Titre d'un film de Jean Eustache (1973).

[3] Titre du livre de Pascal Quignard consacré à l'imagerie de la scène primitive (Paris, Flammarion, 2007).

Entre hommes

[1] Cité par Alain Corbin, « La nécessaire manifestation de l'énergie sexuelle », in, Histoire de la virilité. II, op. cit.

[2] Le Verrou et autres contes grivois, Paris, Gallimard, « Folio », 2005.

Le retour au nid

[1] S. Freud, « L'inquiétant », OCF. P, t. XV, Paris, Puf, 2002, p. 179-180.

[2] GW, XII, 298

[3] S. Ferenczi, « Thalassa », (1924), Œuvres complètes III, Paris, Payot, 1974.

La fille de 20 ans

[1] H. de Balzac, Les Secrets de la princesse de Cadignan, 1840.

L'érection inventive

- [1] J. Michelet, 22 mai 1857, Journal, t. I, Paris, Gallimard, p. 327.
- [2] A. Delvau, Dictionnaire érotique moderne (1864), Paris, 10/18, 1997.
- [3] Le Sexe et l'Effroi, op. cit.,p. 165.
- [4] OCF, XI, 136.
- [5] 24 septembre 1857, Journal, t. I, op. cit.,p. 355-56.

Adolescence

- [1] L. Althusser, L'Avenir dure longtemps, Paris, Stock, 1992, p. 70.

Homosexualités

- [1] Michel Foucault, La Volonté de savoir, Paris, Gallimard, 1976, p. 59.
- [2] Sur ce moment historique, voir Régis Revenin, « Homosexualité et virilité », in Histoire de la virilité vol. II, op. cit.
- [3] P. Quignard, Le Sexe et l'Effroi , op. cit., p. 20.
- [4] Ibid.
- [5] Au fondement des sociétés humaines , op. cit., p. 175. sq
- [6] Chronique des Indiens Guyakis, Paris, Plon, 1972.
- [7] M. Proust, La Prisonnière, (1925), À la recherche du temps perdu, t. V, Paris, Gallimard, « Folio », 1989.
- [8] « Français encore un effort si vous voulez être républicains », in La Philosophie dans le boudoir (1795), Paris, 10/18, 1972, p. 246.
- [9] Lettre du 1er août 1899 à Fliess inLettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904, Paris, Puf, 2006, p. 462.

Fétichisme

[1] « Le Fétichisme », (1927), in, La Vie sexuelle, Paris, Puf, 1969.

Fellation

[1] Freud, « L'inconscient », (1915), OCF. P, t. XII, Paris, Puf, 2005.

[2] M. Godelier, Au fondement des sociétés humaines, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2010, p. 135.

Sodomie

[1] 15 décembre 1909, op. cit., p. 155.

Fessée

[1] Guillaume Apollinaire, lettre du 8 janvier 1915, Lettres à Lou, Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1969.

[2] Rousseau, Les Confessions I, Paris, Gallimard, « Folio », p. 44-45.

Viol

[1] M. Leiris, L'Âge d'homme, op. cit.,p. 142.

[2] Michelet J, La Mer, 1861.

Sex-addict

[1] Benjamin Constant, Lettre du 13 février 1805, cité par Alain Corbin, op. cit., p. 144.

Pornographie

[1] Louis Aragon, Benjamin Péret, Man Ray, 1929, Paris, Éditions Allia, 2004.

Masturbation adolescente

[1] (1969), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973.

La marée

[1] (1959), in Récits érotiques et fantastiques, Paris, Gallimard, « Quarto », 2009.

La fleur du mal

[1] C. Baudelaire, Les Paradis artificiels, 1860.

Masochisme et féminité de Sade

[1] Sade, La Philosophie dans le boudoir, op. cit., p. 180-181.

Sexualité extrême

[1] Voir « XSM », in , Nouvelle Revue de psychanalyse, 43, 1991.

Sexualité de la détresse, détresse de la sexualité

[1] Paris, Flammarion, 2001.

[2] Op. cit. p. 11. Quignard, aussi, a reçu le Goncourt, sans connaître le même succès.